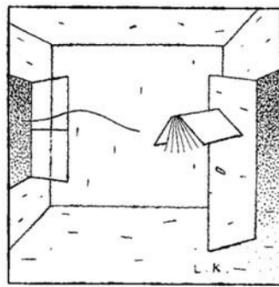


LITTÉRATURES

Marie Darrieussecq ; Bayon ; Gilles Rozier ; Maurice G. Dantec ; Christophe Pradeau ; Georges Zaragoza
 « Les Chutes » de Joyce Carol Oates ; la correspondance de Jane et Paul Bowles ; José Carlos Llop
 pages III à V

ESSAIS

Une anthologie des écrits attribués aux leaders de la nébuleuse terroriste Al-Qaida
 page VI



SÉLECTION

RENTRÉE LITTÉRAIRE

L'équipe du « Monde des livres » propose un large panorama des nombreux romans et essais, français et étrangers, à paraître cet automne
 Pages VIII et IX

Le pressentiment du désastre

Dans un coin paumé de l'Amérique, la romancière Cynthia Ozick fait éclater la guerre avant la guerre. Comme suspendus au-dessus du gouffre, ses personnages perçoivent les premiers signes de la catastrophe à venir

■ Raphaëlle Rérolle



Cynthia Ozick chez elle, en août 2004.

Quelle se passe-t-il dans les instants qui précèdent la catastrophe ? Quel commencement de désastre, quel effondrement souterrain, quelle menace ? Tout paraît calme, presque normal, quand un grondement bizarre laisse deviner que rien ne sera plus jamais pareil : l'atmosphère est saturée, les premières secousses ont lézardé le sol, les murs craquent, l'orage a déjà fait son lit. Ces moments-là, terribles, sont ceux que l'Américaine Cynthia Ozick réussit à capter avec une force et une précision éblouissantes, véritablement dignes des plus grands. A travers le destin de ses personnages, des juifs allemands réfugiés aux Etats-Unis, mais aussi de jeunes Américains rongés par le doute, la romancière peint un univers où tout bascule progressivement, quelques années avant le début de la seconde guerre mondiale. De cette dérive émerge un roman splendide et oppressant, dont le souffle va bien au-delà de la description historique ou sociale. Par la vitalité de son style et sa puissance métaphorique, Cynthia Ozick bâtit un texte proprement inspiré sur l'exil et la destruction, le poids de l'histoire et la fin d'un monde.

Très largement influencée par la tradition hassidique et le souvenir de la Shoah, l'œuvre de Cynthia Ozick est pleine de ces échos apocalyptiques. Même si sa manière d'écrire, toujours sauvée du pathos par l'ironie et par une certaine for-

me de doute obstiné, peut engendrer quelques malentendus. Celui-ci, par exemple : des lecteurs américains, nombreux à en croire l'auteur, auraient sincèrement cru qu'*Un monde vacillant* était une histoire qui se finissait bien. « Comment ont-ils pu penser cela ? » Assise sur le bord de son fauteuil, comme une dame en visite pour le thé, Cynthia Ozick ne cache pas sa perplexité. Sous une épaisse frange de cheveux gris clair, ses yeux luisent

happy end (et pour cause : la guerre mondiale obscurcit l'horizon). Comme si les Américains n'avaient pas tout à fait le même sens de la catastrophe que les Européens – ce que suggère *Un monde vacillant*.

Ce fossé entre le vieux monde et le nouveau se trouve déjà dans d'autres livres de Cynthia Ozick, en particulier le beau recueil de nouvelles intitulé *Le Rabbi païen* (Payot, 1988). Issue d'une famille juive émigrée de Russie en 1913, quinze ans

d'intellectuels berlinois, le père (spécialiste d'une secte juive fondamentaliste du IX^e siècle, les Karaites), la mère (une physicienne de renom devenue à moitié folle) et les cinq enfants, tous rongés par le souvenir du pays natal, totalement démunis et comme égarés en terre hostile. En face d'eux et pour ainsi dire de l'autre côté du monde, la curieuse silhouette de James A'Bair, dit « *The Bear Boy* ». Un homme (inspiré par un personnage réel) qui a servi de modèle à son père, auteur d'une série de livres pour enfants devenue célèbre dans le monde entier. Devenu adulte, James est riche au-delà du pensable et tient les Mitwisser par l'argent, mais il est aussi complètement perturbé, dépossédé de lui-même par un père qui l'a transformé en image.

Entre ces deux figures de l'exil, l'auteur en a installé une troisième : Rose Meadows, la narratrice, qui s'est fait expulser de son dernier logement et ne possède rien à elle. Une toute jeune femme d'origine modeste, qui occupe chez les Mitwisser un emploi flou (secrétaire, bonne d'enfants, garde-malade) et porte sur chacun le regard le plus froid qui se puisse imaginer. Pour mieux marquer le bannissement de tous ces gens, leur créatrice les a transportés dans un lieu plus semblable à un terrain vague qu'à un vrai quartier, le Bronx, là où elle-même a grandi. « *Au coin de la rue, une station d'essence abandonnée. Des objets rongés de rouille sur un terrain vague* » : l'endroit « à demi sauvage » se trouve à l'écart de la « vraie ville » et « à la périphérie de tout ». Quant aux localités où se déplacent les personnages, ce sont, pour la plupart, des fantômes à moitié déserts, dont le nom renvoie un écho mélancolique de la vieille Europe – Troy ou Thrace, Albany...

C'est dans ce no man's land que l'écrivain fait éclater la guerre avant la guerre. Une déflagration domestique, en quelque sorte, enfermée entre les murs de la maison biscornue qu'occupent les Mitwisser.

Sous les yeux du lecteur, Cynthia Ozick défait avec ardeur tous les remparts qui protègent habituellement contre la folie. Exactement comme si les secousses qui s'apprennent à faire exploser l'Europe atteignaient d'abord ce morceau de nul part, suspendu au-dessus du cataclysme. Semblable à un organisme vivant, le texte s'enroule en un tout volcanique, qui secrète tour à tour un vocabulaire de la coupure (les Mitwisser sont déracinés, les Karaites étaient isolés du reste des juifs, James l'est de lui-même et Rose de son cousin Bertram, dont elle est amoureuse – tous sont des enfants abandonnés), puis de l'atomisation (« électrons », « particules », « fragments ») et enfin de l'informe, quand les personnages finissent par avoir l'impression de perdre leurs contours, de devenir « liquides », « dépourvus de substance » – parfaite métaphore du pouvoir qu'a la guerre d'estomper les frontières ordinaires, à commencer par la limite entre le bien et le mal.

APARTÉ

Des plaisirs de la chair

LADY ANNE CLIFFORD, comtesse de Dorset, fut ce qu'il convient d'appeler une femme de caractère. Décidée à défendre son droit et son patrimoine, elle tint tête au roi Jacques I^{er}, à son père, à ses maris et à Cromwell enfin. Ses récits autobiographiques comme son journal intime révèlent sa fascinante fronde contre une autorité masculine bien peu contestée d'ordinaire.

Le cas de Mary Rich, comtesse de Warwick, est plus troublant encore. Si son autobiographie campe un époux en héros galant, son journal intime, qui dévoile sa violence tyrannique, sert d'exutoire aux frustrations de la dame. Tentative de reconstruction, l'écriture de soi n'a rien de narcissique mais trahit l'impossible identité d'un être pris entre des idéaux normatifs et la réalité concrète. La difficulté de se penser soi-même comme l'audace consécutive à assumer son corps peuvent-elles livrer à l'historien ce continent caché qu'est le désir intime ? C'est le défi que relève Robert Muchembled, en quête du plaisir de la chair (1).

Philippe-Jean Catinchi
Lire la suite page X

(1) *L'Orgasme et l'Occident. Une histoire du plaisir du XVI^e siècle à nos jours*, Seuil, 396 p., 23 €.

UN MONDE VACILLANT
(Heir to *The Glimmering World*) de Cynthia Ozick.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, L'Olivier, 406 p., 22 €.

CYNTHIA OZICK

Originnaire d'une famille juive de Russie, Cynthia Ozick est née en 1928 dans le Bronx – elle rendra d'ailleurs célèbre le quartier de Pelham Bay, d'où viennent aussi Grace Paley et Jerome Charyn. Ses parents y tiennent une pharmacie qui sert de dépôt à une bibliothèque ambulante. Enfant, elle en dévore les livres, tandis que sa grand-mère la berce de contes yiddish, langue dont elle fera l'un des thèmes de son œuvre.

Auteur d'une thèse sur Henry James – dont on note l'influence dans son premier roman, *Trust* (1966) –, elle perce surtout avec « *Yiddish in America* », une célèbre nouvelle reprise dans *Le Rabbi païen* (1971), puis avec *Le Messie de Stockholm* (1987). Avec Malamud, Singer, Bellow ou Roth, elle est l'une des grandes figures du roman juif américain. Le Seuil réédite en « Points » *Le Châle* (P 1371) et *Le Messie de Stockholm* (P 1376).

pourtant de malice, même quand elle dit avoir été « déçue » par le qui-proquo. Adulée par la critique américaine, portée aux nues par ceux qui voient en elle l'une des voix les plus puissantes de son pays, l'écrivain n'avait rien publié depuis douze ans quand elle a fait paraître ce roman dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne comporte pas de

avant sa naissance, Ozick est imprégnée de yiddish et connaît par cœur les incompréhensions nées du choc entre les cultures. Seulement, dit-elle, « mes parents, qui avaient été chassés par des pogroms, ne regrettaient pas l'endroit d'où ils venaient ». Tout le contraire des Mitwisser, personnages centraux d'*Un monde vacillant* : une famille



Hédi Kaddour
Waltenberg
roman

« C'est à n'en pas douter un des événements littéraires de l'année 2005. Et quand on sait qu'il s'agit d'un premier roman, on est d'autant plus impressionné par la force visionnaire surgissant de ce texte lyrique, ambitieux, inclassable. »

Jean-Rémi Barland, *Lire*

La rentrée Gallimard



Promenades poétiques en Haute-Loire

À la façon des disciples d'Aristote, ils cheminent en communiant dans la même passion ; mais qui sait si la poésie n'ouvre pas aussi sûrement que la philosophie à la sagesse ? C'est le pari des 14^{es} « Lectures sous l'arbre » qui ont eu lieu au Chambon-sur-Lignon et au Mazet-Saint-Voy (Haute-Loire), du 15 au 21 août. En route pour l'Oustau, gîte d'étape de Mesfranches face au lac de Devesset, sous la houlette de Jean-Pierre Siméon, à la découverte du plateau du Vivarais-Lignon, avec Christophe Galland, comédien-poète, ou plus sagement en lecture-promenade avec Sarraute, Ravella et Dumortier grâce à Arnaud Décarsin.

De lectures en débats, on lit, les comédiens mais surtout les poètes. Et l'émotion fut particulièrement sensible à l'écoute des extraits de *Bouge tranquille* que choisit Patricia Castex Menier ou de *Mouvement par la fin* de Philippe Rahmy. On palabre aussi autour des tables qui proposent tout le fonds des éditions Cheyne, devant les toiles de Jérôme Bost, accrochées à l'atelier

de Cheyne depuis le début de l'été, à l'issue des spectacles qui fêtaient cette année Walter Helmut Fritz et Jean-Marie Barnaud, autour d'un verre aussi puisque la restauration, assurée par un ancien du Théâtre du Soleil, Christian Dupont, s'est mise au diapason de la manifestation, simple et savoureuse.

Depuis 1992, Martine Mélinette et Jean-François Manier, qui avaient fait en 1980 le pari fou d'investir une école rurale perdue dans les bois pour y installer un atelier de typographie et s'y établir éditeurs, convient sous le marronnier de l'ancienne cour de récréation poètes et amateurs de poésie ; et rien, sinon le changement d'échelle, l'atelier « Lire, rêver, écrire les images », animé par Katy Couprie, n'a rompu la sage croissance du rendez-vous. Un quart de siècle pour Cheyne ? Quelle importance pour ces formidables serveurs du texte que le goût des autocélébrations n'effleure pas. Tant mieux, puisque le quinzième rendez-vous est déjà fixé : du 14 au 20 août 2006.

Ph.-J. C.

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **RENTRÉE LITTÉRAIRE AU CAP-FERRET.** Conférences, signatures, le Cap-Ferret vit au rythme de la rentrée littéraire jusqu'au 28 août. Proposé par la librairie bordelaise Alice Mediastore, ce salon littéraire recevra notamment, samedi 27 août, Yann Queffélec (*Ma première femme*, Fayard) et Karine Tuill (*Quand j'étais drôle*, Grasset). Les rencontres ont lieu à 18 h 30 à l'Alice Mediastore du Cap-Ferret. Rens. : 05-56-60-71-88.

■ **GÜNTER GRASS À PARIS.** L'écrivain allemand Günter Grass, Prix Nobel de littérature 1999, propose, mercredi 31 août, à 20 heures au Théâtre Trianon (80, bd de Rochechouart, Paris-18^e), une soirée de lecture musicale, à partir de poèmes commentés du romantisme (entrée : 8 euros, réservation au Goethe Institut : 01-44-43-92-30).

À L'ÉTRANGER

■ **UN ÉCRIT INÉDIT DE CESARE PAVESE.** Le quotidien italien *La Repubblica* rapporte, dans son édition du 24 août, qu'un écrit inédit de Cesare Pavese (1908-1950), retrouvé dans la chambre d'hôtel où l'auteur italien s'est donné la mort, a été rendu public. Le billet, un bordereau d'emprunt de bibliothèque, se trouvait dans les pages de l'exemplaire des *Dialogues avec Leuco*, que Pavese avait laissé sur sa table de chevet. Sur une des pages de l'ouvrage, Pavese avait écrit à la main : « Je pardonne à tous et à tous je demande pardon, ça va bien ainsi ? Et ne faites pas trop de commérages. » Le billet se décompose en trois phrases, l'une tirée des *Dialogues*, l'autre du *Métier de vivre*. La troisième est inédite : « Je me suis cherché. » Maria, la sœur de Pavese, avait gardé secret ce texte avant de le confier, en 1980, au centre d'études sur l'auteur. Son directeur, Franco Vaccaneo, a décidé de rendre publiques ces quelques lignes à quelques jours du cinquante-cinquième anniversaire de la mort de Cesare Pavese, le 27 août. - (AFP.)

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Mosaïques vianesques

<http://www.borisvian.fr>
<http://ecume.jours.online.fr/>
<http://www.prato.linux.it/~lmasetti/canzonicontrolaguerra/canzone.php?id=1>
<http://www.figuresdestyle.com/vian/>

ON A BEAU ÉCUMER les jours, envisager de passer l'automne à Pékin, cracher sur les tombes et même virtuellement tuer tous les affreux, rien n'y fait... Pas de site officiel de la Fondation parisienne Boris Vian.

Vernon Sullivan, Bison Ravi ou encore Borizo Viana se sont toutes-fois pris les pieds dans la Toile, débusqués par le très louable

« Petit cahier du grand Boris Vian ». Ce site très complet, couvé par un certain Cyber.oumpah-pah, donne à butiner de nombreuses ressources sur l'écrivain français, à la fois poète, traducteur, ingénieur, trompettiste de jazz et compositeur. Le site renferme notamment les textes de 159 de ses chansons, une riche biographie et de courts extraits de quatre de ses onze romans. On y apprend que l'inventeur de la sérieuse roue élastique comme des loufoques pianoktail ou tousse à doctoriser a donné son nom à l'astéroïde numéro 15382.

Outre le site de Sylvain Pioutaz, qui décrypte *L'Ecume des jours*, roman-phare de l'Équarisseur de Première Classe du Collège de Pataphysique, Internet a choyé sa chanson, *Le Déserteur*, traduite en plus de 30 langues. On appréciera enfin le traitement graphique des multiples facettes d'« Un Boris des Boris », concocté par figuresdestyle.com.

Sursitaire dès son plus jeune âge, Boris Vian est surpris par la mort le 23 juin 1959 à l'âge de 39 ans, sans avoir goûté à la notoriété qu'il escomptait mais au sommet d'une œuvre qui est passée à la postérité, internationale y compris.

Marlène Duret
Lemonde.fr

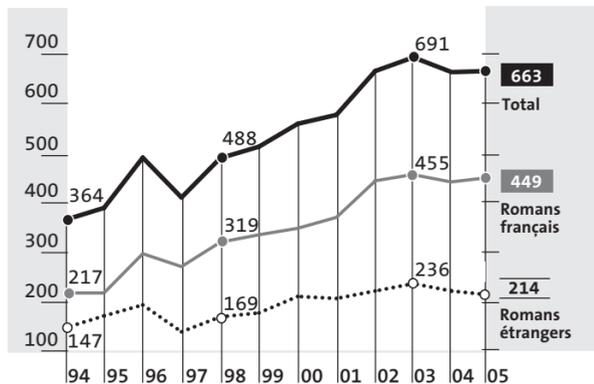
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris
Tél : 01 44 70 19 21

Les promesses de la rentrée littéraire

663 romans seront publiés cette année entre la fin août et la fin octobre. Un automne dense, avec de nombreux ouvrages très attendus et moins de premiers romans qu'en 2004

UNE PRODUCTION STABILISÉE

Nombre de romans parus lors des dernières rentrées littéraires



Source : Livres Hebdo

née commune chez des libraires en France de Joëlle Losfeld et Sabine Wespieser qui s'est achevée le 4 juillet. Habitude également prise chez Actes Sud.

Pour de nombreux observateurs, cet automne marqué par de nombreux « poids lourds » pourrait bien redonner des couleurs à une année morose pour les libraires, qui accusent des baisses de ventes importantes (« Le Monde des livres » du 3 juin).

Les premiers romans cèdent du terrain, 96 contre 120 en 2004. Les romans étrangers sont moins nombreux dans la cohorte : 214 contre 221 en 2004. Au nombre d'ouvrages publiés, Fayard tient la corde cette année encore avec la publication de 22 nouveautés ; Gallimard en propose 21, indique *Livres Hebdo*.

La rentrée littéraire est devenue un passage presque obligé pour de nombreux éditeurs. Cette année, si la production de livres est stable, elles sont 149 maisons à publier contre 133 en 2004.

« C'est comme l'école, qui redémarre le 2 septembre, et c'est, malgré tout, le meilleur moment pour publier des livres », explique Jean-Marc Roberts, gérant et directeur éditorial de Stock, qui propose à la rentrée un tiers de sa production romanesque française de l'année, soit six ouvrages. *Les livres qui sor-*

tent à cette période sont en librairie trois ou quatre mois, les auteurs ont donc plus de temps pour faire leur trou. » Y a-t-il des romans spécialement taillés pour la rentrée ? « Il m'est arrivé de dire à un auteur : "Nous allons attendre", ajoute Jean-Marc Roberts. *J'essaie de faire attention à ce que les auteurs ne se gênent pas entre eux. Je n'aimerais pas publier le même mois un Erik Orsenna et un Philippe Claudel. Cela coûte cher, les lecteurs ne peuvent pas tout acheter. »*

Actes Sud, auréolé de son premier prix Goncourt, en 2004, avec *Le Soleil des Scorta* de Laurent Gaudé, publie cette année 8 romans français et 14 étrangers, parmi lesquels *Les Amants imparfaits*, de Pierrette Fleutiaux, ou *American Darling*, de Russell Banks. Pour Françoise Nyssen, présidente d'Actes Sud, la rentrée littéraire traduit « une grande conviction ». « Nous avons présenté les livres aux libraires, ce sont des moments importants, les éditeurs, les auteurs sont présents ».

Intellectuellement, mais aussi économiquement, la période peut être importante : « On peut imaginer que les cinq mois d'août, septembre, octobre, novembre et décembre font l'équivalent des sept mois précédents », note, par exemple, Françoise Nyssen. En revanche, pour la maison d'édition arlésienne, le Goncourt n'a pas influé sur cette

rentrée littéraire : « Nous avons juste montré que c'était possible d'avoir le Goncourt, que cela pouvait exister. »

La rentrée littéraire peut également avoir d'autres valeurs. Pour les éditions Ramsay, qui ont connu des tourmentes économiques ces deux dernières années, « cette rentrée symbolise le fait que nous nous réimplantons dans le paysage éditorial, indique Françoise Samson, directrice de la maison, qui propose trois romans, dont *Il faut bien que certaines choses soient faites*, de Jacques Lederer. *Ce n'est pas d'un point de vue économique que la rentrée est le plus important. »*

Cette période n'est pas un point d'ancrage pour tous les éditeurs. « C'est un moment qui m'a toujours laissée perplexe », explique Viviane Hamy, directrice de la maison d'édition qui porte son nom, qui publie une dizaine d'ouvrages par an distillés tout au long de l'année. Parmi eux, notamment, Fred Vargas, Dominique Sylvain ou François Vallejo. Cette année, elle propose un roman de littérature étrangère, *L'Art de la joie*, de Goliarda Sapienza, et *Ubiquité*, un premier roman de Claire Wolniewicz « reçu par la Poste en début d'année », indique l'éditeur.

Viviane Hamy avait été, en 2004, l'une des personnalités les plus en vue de la rentrée... parce qu'elle avait décidé de ne pas publier de livres en septembre (*Le Monde* du 10 juillet 2004) : « J'avais besoin de prendre du recul. Nous existions alors depuis quinze ans, il fallait que je remette des choses à plat. Pour moi, cette histoire a été un épiphénomène car nous avons une production régulière tout au long de l'année. Compte tenu de ce que je fais paraître, ce n'est pas, loin de là, sur les livres qui paraissent en septembre, octobre, novembre, que l'on fait notre année. Il faut par exemple noter que notre fonds est de plus en plus présent dans les ventes. »

La rentrée littéraire s'achèvera complètement à la saison des prix littéraires, qui débute fin octobre. Quant aux éditeurs, après les fêtes de fin d'année, propices aux cadeaux et aux beaux livres, ils vont s'offrir le plaisir d'une deuxième rentrée littéraire... en janvier 2006.

Bénédicte Mathieu

Un phénomène variable selon les pays d'Europe

■ **LA RENTRÉE LITTÉRAIRE** n'est pas une exception culturelle française. Ce rendez-vous existe également en Allemagne. En revanche, les traditions sont plus diverses en Italie, en Grande-Bretagne ou en Espagne.

► **ALLEMAGNE.** Il existe une rentrée littéraire outre-Rhin. Elle commence dès août, mois durant lequel s'effectue déjà le retour de vacances dans certaines régions du pays (Länder), pour se terminer en apogée par la Foire du livre de Francfort, en octobre : « *Tout le monde veut absolument publier avant ce grand rendez-vous* », observe Peter Riepen, responsable pour le centre international des débats organisé dans le cadre de cette manifestation qui, cette année, aura lieu du 19 au 23 octobre. « *L'automne n'est toutefois pas le seul point fort de la vie littéraire allemande* », note Simone Mühlhauser, de l'Association des éditeurs et libraires allemands. Le printemps, rythmé par le Salon de Leipzig (en mars), est également crucial pour les maisons d'édition.

Le phénomène de la rentrée littéraire est dilué outre-Rhin par la décentralisation. Contrairement à la France, où Paris continue à dominer la vie culturelle, les éditeurs sont répartis de manière nettement plus équilibrée à travers toute l'Allemagne. Munich, Francfort et Berlin sont les principaux pôles dans le domaine, mais Hambourg, Stuttgart et, depuis peu, Leipzig tirent aussi leur épingle du jeu, contribuant à un paysage éditorial plus varié et régi par des règles moins uniformisées. « *Comme en France, l'automne est l'occasion pour les critiques littéraires des grands journaux allemands de s'intéresser de près aux jeunes écrivains non confirmés, alors que le grand public n'en est pas nécessairement friand* », ajoute Peter Riepen.

► **ITALIE.** La rentrée de septembre n'est qu'une transition entre le creux de l'été et la période qui précède Noël. Le dernier trimestre – et plus particulièrement les mois de novembre et décembre – enregistre traditionnellement les pics de

ventes dans la Péninsule. Près de 35 % du chiffre d'affaires de l'édition est réalisé à cette occasion. C'est ce moment porteur que les maisons d'édition choisissent pour publier les best-sellers, notamment étrangers, et les auteurs, romanciers et essayistes, à succès comme Umberto Eco, Andrea Camilleri, Giorgio Falletti ou Oriana Fallaci.

Mais la sortie des nouveautés est étalée tout au long de l'année, car il n'y a pas de saison littéraire. La vie littéraire est en fait rythmée de dizaines de prix. Si le Prix Campiello est décerné à la mi-septembre, le plus ancien et le plus prestigieux, le Prix Strega, est attribué le premier jeudi de juillet. Ces récompenses majeures favorisent systématiquement les grandes maisons d'édition au détriment des plus modestes. Depuis sa création, en 1947, le Prix Strega, décerné en 2005 à Maurizio Maggiani pour *Il viaggiatore notturno* (Feltrinelli), n'a échappé que très rarement à Mondadori ou Rizzoli.

Avant de devenir une puissance économique de première grandeur grâce à ses investissements dans une chaîne appréciée de mégastores, la respectable Feltrinelli ne l'avait obtenu qu'une fois. C'était en 1959, avec *Le Guépard*, de Giuseppe Tomasi di Lampedusa. Depuis 1995, la désormais grosse cylindrée de l'édition italienne a été récompensée trois fois, dont cette année.

► **GRANDE-BRETAGNE.** Il n'existe pas de rentrée littéraire en tant que telle. Le nombre et la diversité des prix littéraires outre-Manche – il n'en existe pas moins de 200 – rythment une saison littéraire espacée sur toute l'année. Le plus connu est aussi le plus lucratif, le Man Booker Prize, créé en 1968 sur le modèle du Goncourt. Le jury sélectionne les candidats en présence desquels se fait l'annonce du vainqueur au cours d'une cérémonie télévisée en octobre couverte par la presse nationale. Annoncée début août comme chaque année, la sélection des demi-finalistes comprend toutes les locomotives du box-office : Barnes, Ishiguro, McEwan, Rushdie, Coetzee, etc.

Viennent ensuite le Whitbread, en janvier, le

prix de la Society of Authors en mai, le prix Orange (équivalent du Femina étranger) en juin-juillet. « *Le mois de septembre n'est plus sacré pour les éditeurs, qui préfèrent échelonner les parutions. Le lancement de Harry Potter en plein été l'atteste. Les prix sont devenus des événements télévisuels qui sont espacés pour augmenter leur impact commercial sur les ventes menant à Noël ou aux vacances d'été* », explique-t-on au *Times Literary Supplement*. La controverse fait d'ailleurs partie de la mise en scène : ultime consécration, les bookmakers Ladbrokes et William Hill parient sur le Booker comme sur les chevaux ou le monstre du Loch Ness. A l'exception de certains petits prix « ciblés » (voyage, meilleur livre homosexuel, faible tirage), la commercialisation des œuvres est, au Royaume-Uni, le motif avoué des prix.

► **ESPAGNE.** Il n'y a pas à proprement parler de phénomène de rentrée littéraire. Sans doute parce que la remise des prix, dont les plus importants sont organisés par les maisons d'édition, s'échelonne tout au long de l'année, jusqu'en juin. Mais l'automne est quand même un moment fort après la pause de l'été. Simplement les parutions s'échelonnent de septembre à novembre, à un rythme continu. Le vrai moment fort se produit en décembre pour viser les fêtes de fin d'année, très importantes en Espagne. Les livres font partie des cadeaux que l'on échange, en particulier au début du mois de janvier pour la Fête des rois, bien plus encore qu'à Noël. Ensuite, c'est au printemps qu'arrivera le nouveau lot de nouveautés, pour fêter la Sant Jordi à Barcelone (où sont basées un grand nombre de maisons d'édition), et l'arrivée des beaux jours dans le reste du pays. Certains éditeurs, comme Anagrama, font toutefois un effort particulier en septembre, en lançant, par exemple, une rentrée britannique, allemande ou française qui leur permet de regrouper plusieurs romans.

Jean-Jacques Bozonnet à Rome, Antoine Jacob à Berlin, Marc Roche à Londres, Martine Silber à Madrid

LITTÉRATURES

Le « lieu commun des évanouis »

Dans « Le Pays », Marie Darrieussecq aborde la question de la filiation et de l'appartenance à une terre d'une manière inédite et inattendue

LE PAYS
de Marie Darrieussecq.
POL, 300 p., 19 €.

Marie Darrieussecq, dans chacun de ses romans, hésite ou oscille entre deux possibilités, deux hypothèses, deux modes d'être : la présence et l'absence. Dans la littérature actuelle, on peut ainsi la reconnaître de loin. C'est elle qui se tient avec bravoure sur la frontière séparant le plein et le vide, et qui fait signe. Des deux univers, le second est évidemment le plus inquiétant. Car l'absence n'est pas uniforme, étale ou égale à elle-même, mais plurielle, toujours différente, toujours étrangère. D'où le courage de la romancière à explorer cet univers, à l'habiter parfois. Là, elle lie connaissance avec les citoyens du « pays », les fantômes. Dans le dernier paragraphe de son roman, Marie Darrieussecq écrit justement : « Les fantômes ne rôdent pas dans les limbes. Ils n'existent que dans la rencontre. Ils n'ont d'autre lieu que leur apparition. » Si l'on met de côté le premier livre, *Truismes* (POL, 1996), flamboyante et charnelle entrée en matière qui effraya bien des assoupiés, *Le Pays*

est le plus incarné de ses romans. Mais cette incarnation ne se revendique pas comme une victoire sur l'absence. Et celle-ci ne se trouve pas comblée ou guérie, tel un trou, un vide, une dépression. D'ailleurs, en ce domaine, toute victoire marquerait la fin de l'écriture... « Il se trouve qu'écrire vous tient à une table, dans une grande disponibilité aux fantômes. »

« JE » CLIVÉ

« Ce livre-là parlerait d'habiter et d'être née quelque part en conjuguant ces modes à diverses personnes... » Marie Rivière a décidé de rentrer dans son pays natal avec son mari d'origine espagnol, Diego, et avec leur fils, Tiot. Elle est enceinte d'une fille, Epiphanie (qui veut juste dire « apparition »), qui naîtra là-bas aux dernières pages du livre. Aux premières – superbes – Marie court, elle « dévale » métaphoriquement la carte de France, de Paris vers le Sud, côté Atlantique. Son pays est à la fois reconnaissable et imaginaire, réellement situé de part et d'autre des Pyrénées et absent de toutes les cartes ; il porte un nom de fantaisie : le « pays yuoranguï », qui a récem-

ment accédé à l'indépendance. « Tout ce qui courait en moi me tenait debout, me portait. Je devenais j/e. » Ce « je » clivé, comme diraient les psychanalystes, « ni brisé ni schizoïde, mais fendu, décollé », c'est celui de l'écrivain : « Je courais, devenue bulle de pensée. (...) Je devenais la route, les arbres, le pays. S'absorber dans, absorber le paysage, c'était une partie de la pensée, une partie de l'écriture. »

Le roman est construit sur l'alternance des voix : directe, à la première personne, et indirecte, qui poursuit la narration de l'extérieur ; les deux étant légèrement décalées et typographiquement distinctes.

« Elle mit vingt ans à rentrer, au point qu'il ne s'agissait plus de rentrer mais d'entreprendre un nouvel exil... » Avec sa « vieille langue », ses coutumes funéraires particulières (des « Maisons des morts » où l'on se souvient des défunts par l'entremise des hologrammes), sa littérature si réduite que l'on peut en avoir une connaissance exhaustive, ce pays ressemble à une île. A la question des origines, il donne simplement la possibilité de répondre : « Je suis de là. » Même si, en dernière analyse, l'identité n'est jamais

que « le lieu commun des évanouis ». Sur ce plan, le roman de Darrieussecq renouvelle, par une voie inédite et inattendue, la question de l'appartenance (à une langue, à une terre, à une nation), sans entretenir la moindre nostalgie pour la vision classique ou traditionnelle de l'enracinement. « Nous étions du pays si l'on voulait ; mais ce pays était le royaume du vide, la planète des singes recouverte de sable d'où émerge le bras d'une statue perdue. » De même, pas de faiblesse ou de complaisance en faveur des luttes indépendantistes : « Tout Yuoranguï qui se réclamait de son pays perdait nécessairement un peu de sa raison. Tout Yuoranguï qui revendiquait lui faisait peur, petite, comme on a peur des fous. » A la fin, on ne peut dire qu'une chose vérifiable, non suspecte : « Elle était debout sur la Terre et ça tournait. »

L'autre axe du livre est celui de la filiation. Marie appartient à une fratrie, est inscrite dans un héritage, reçu et à transmettre. Elle doit tenir sa place, avancer, être fille et mère, entre un frère mort, comme évanoui, Paul, et un autre, Pablo, enfant adopté, devenu fou et se disant le fils du général de Gaulle.



Marie Darrieussecq, 2005

Les quelques pages sur Pablo sont d'ailleurs parmi les plus belles, les plus justes du livre. Au point de rencontre de ces deux lignes de force, la question de la littérature surgit,

centrale. Avec force et urgence. Et surtout avec une sorte d'évidence : on n'en finit jamais d'apprivoiser les fantômes.

Patrick Kéchichian

Le miracle de la femme nue

Le roman d'un voyeur qui n'a rien d'un adepte du voyeurisme

BLASONS
de Georges Zaragoza.
Le Cherche Midi, 276 p., 17 €.

En 1550, sous un titre de vingt-huit mots qui commencent par *S'ensuivent les blasons anatomiques du corps féminin*, paraissent quarante-neuf poèmes célébrant le corps de la femme. Clément Marot signait *Blason du beau tétin*, Estorg de Beaulieu, ministre évangélique, *Blason du cul*, Pierre Lelieur, échevin, *Blason de la cuisse*, Antoine Hérouet, évêque de Digne, *Blason de l'œil*, et vingt-cinq autres poètes, des cheveux aux pieds, rimaient sur la bouche, l'ongle, le nombril, le genou... sans oublier, à se satisfaire de trois points de suspension, le... « qui seul peult bailler la jouissance ».

Quand il s'installe dans un hôtel à Rosas, petite ville balnéaire d'Espagne, un professeur de lettres, quinquagénaire d'humeur irritable, misanthrope « bardé de certitudes », n' imagine pas qu'il va renouveler la célébration anatomique du corps de la femme en utilisant la pellicule où ses ancêtres du XVI^e siècle n'avaient que leur plume. S'il est dans ce lieu où s'étale

« la médiocrité satisfaite du tourisme imbécile », c'est qu'il a cédé au complot organisé par sa sœur ; pour son cinquantième anniversaire, la famille lui offre une semaine espagnole.

« MIRACLE DE LA FEMME NUE »

N'étant pas de caractère à bronzer sur une plage ou à visiter les sites que les prospectus détaillent, il occupe le temps à la rédaction de son journal, qu'il intitule *Chambre noire*, titre prémonitoire. En effet, ayant remarqué, de la fenêtre de sa chambre, qu'une femme nue prend un bain de soleil à heures régulières, il achète un appareil photographique muni d'un « appendice abdominal impressionnant ». Ce téléobjectif lui permet de « fixer le miracle de la femme nue » et d'approcher « son intimité ».

Son séjour en est changé, puis bouleversé. Chaque jour, rendez-vous des plus particuliers et excitants avec celle qui reste et restera l'Inconnue. Par le truchement de l'appareil, il détaille son corps en fixant toutes les parties comme autant de blasons d'un nouveau genre qui lui inspirent bien des pages de son journal.

Mais il n'y a pas que le séjour qui soit autre que prévu. La femme nue est, malgré elle, à l'origine de la transformation du voyeur qui n'a rien d'un adepte du voyeurisme. Peu à peu, le solitaire qui ne voulait d'autres compagnies que ses livres, découvre l'importance du corps, la vie des sens, et s'avoue : « J'ai mal de n'être plus jeune, j'ai mal de ne l'avoir jamais été. »

Un homme photographie une femme nue qui ne le voit pas. Le sujet est délicat. Il expose aux facilités des descriptions et des évocations plus ou moins salaces, et à la difficulté de soutenir l'intérêt d'une histoire où les rapports entre les personnages sont forcément distants. Or, avec un souffle narratif assez rare dans un premier roman, Georges Zaragoza attache son lecteur, qui devient aussi curieux de l'Inconnue que le quinquagénaire qui la découvre. Et cela, par une façon de placer dans le récit une satire de notre époque avec un humour discret, servie par un style limpide qui, sans emphase ni trivialité, décrit à la fois le corps féminin et l'évolution d'une psychologie.

Pierre-Robert Leclercq

Citadelles d'enfance

Chair de poule des souvenirs. Le premier roman de Christophe Pradeau

LA SOUTERRAINE
de Christophe Pradeau.
Ed. Verdier, 160 p., 12 €.
En librairie le 1^{er} septembre.

Cela commence avec une brume insignifiante. Une opacité transparente juste accrochée aux herbes. Un mouillé à peine laiteux encore troué de soleil ras. Mais qui se répand par plaques et qui enfle. Inexorablement. Une blancheur molle s'installe peu à peu, envahissant le sol. Elle prend ses aises et s'élève au tronc des arbres. S'enroule aux branches et prend la place du ciel. La masse humide progresse comme un incendie froid. Léchait le paysage. Le faisant disparaître. Un instant encore. Tout se trouve englouti.

D'engloutissement, il en est beaucoup question dans ce premier roman de Christophe Pradeau. C'est le brouillard bien sûr qui fantôme les routes familières, mais aussi la boue des marais qui happe les imprudents égarés sur la tange verte de trompeuses prairies. Le sable des déserts étouffant les cultures. Et ce noir de la nuit qui fait ressurgir des angoisses de préhistoire. Les fauves d'autrefois tapis dans les fourrés. Tigres aux dents de sabre et

dragons carnassiers. L'oubli enfin, surtout, enterrant les années. Les émotions et les visages. Les sensations. Les troubles. Enfouissant le cœur lentement sous une pluie de cendres. Un frère et une sœur se sont fait un soir un absolu serment. « Nous avions juré de nous souvenir jusqu'à l'heure de notre mort – c'était la formule que j'avais répétée après elle – de ce que cela faisait d'être un enfant. » Comment tenir parole ? En laissant affleurer les sentiments premiers comme une eau souterraine. Source jamais tarie tant qu'on reste fidèle. Et Christophe Pradeau de rouvrir lentement « un monde de moissons, de parties de pêche, un monde où l'on fait la sieste à l'ombre des vergers, un monde de lectures indolentes sur les chaises longues des arrière-jardins, d'orangeade et de persiennes closes, de chaleur bourdonnante avec ses recoins, ses filets de fraîcheur (...) ».

Mais qu'on ne se trompe pas, il n'y a pas dans ce livre de nostalgie facile. On est loin du récit de souvenirs d'enfance. Pradeau parle d'humus. De très profond terreau. Il nous rapproche de tout ce qui nous met au monde. Qui fonde le regard. Qui fait trouver les mots. C'est l'en-droit du décor. Ballottés sur la ban-

quette arrière de la voiture qui les ramène de chez leur grand-mère, les deux enfants ont inventé un « Jeu ». Manière de lutter contre la nausée lente et l'ennui des voyages. Ils s'efforcent chacun de garder en mémoire le moindre détail du trajet. « Un village haut perché que l'on apercevait soudain au bénéfice d'une courbe plus accentuée que les autres ; un massif montagneux enténébré par une forêt de sapins où l'on devinait, plus ou moins visibles selon les saisons, deux tours en poivrière. » Rite et réminiscence. Descendre en rappel les contreforts du temps.

La Souterraine, c'est sûr, est le roman d'un poète. Christophe Pradeau nous guide vers nos mers intérieures, nos rivages secrets. « Nous ne sommes », écrivait Lewis Carroll, « que des enfants vieillissants qui pleurnichent le soir avant d'aller dormir. » Pour apprivoiser le sommeil, pour conjurer la nuit, Laurence, la grande sœur, se raconte des histoires sans cesse recommencées. Interminables. Inachevées. Elles se trouvent dans ce livre. Phrases figées dans l'ambre. Réveillées de soleil. Tohubohu d'enfance. Des contes et légendes arrachés au brouillard. Intacts. Qui avait oublié ?

Xavier Houssin

Premiers romans : le bonheur, toujours renouvelé, de la découverte

PARTI PRIS

PLUS QUE DU COURAGE, il faut de la modestie pour tenter de faire publier son premier roman. Ensuite, il reste à espérer que certains lecteurs auront toujours du bonheur à ouvrir le livre d'un inconnu risquant l'aventure de la mise en mots.

Même si l'on a rarement la sensation qu'on a eue en lisant les premiers Houellebecq ou Yannick Haenel d'être en présence d'un écrivain qui va se construire dans la durée, on a constamment d'agréables surprises. Et, contrairement aux clichés sur la littérature française actuelle – étroite, narcissique... –, la plus grande diversité est au rendez-vous. En voici un premier choix : *Morsures*, une histoire subtile et à suspense, dans le monde de l'art, d'Hélène Bonafous-Murat (1) ; *Pissenlits et petits oignons*, un roman loufoque de Thomas Paris, humour froid et retournement final très étonnant (2) ; *Nour*, les débuts émouvants d'une jeune femme de 20 ans, Nadjet Ghaouti (3) ; *Les Corps virtuels*, un texte brillant de Vincent Roy, pastiche particulièrement réussi d'un écrivain contemporain accompli (4). Hélène Bonafous-Murat est, comme son héroïne Hortense, qui parle si bien de son métier, expert en estampes. Celle-ci est

enfermée. Hôpital ou prison. Elle se raconte, et le lecteur la suit – sans difficulté, avec passion – dans les complexes méandres de son histoire. Tout commence par la visite d'un brocanteur en possession d'un bric-à-brac sans intérêt, d'où surgit une petite gravure de Bellange « graveur lorrain contemporain de Callot, gentilhomme dont on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il fut au service du duc Charles III et décora son palais ». Une pièce inconnue.

Tous sont en émoi, conservateurs, collectionneurs, commissaires-priseurs, dont Hélène Bonafous-Murat fait de très convaincants portraits. Hortense est fascinée, de manière inhabituelle, par l'homme et la femme représentés ici par Bellange. Elle veut reconstituer leur histoire, dans ce monde « antérieur à l'avènement de la photographie », où les paysages sont « recomposés sur le cuivre par la main du graveur ». Son attirance est communicative et l'on part très loin avec elle,

dans la Lorraine du XVI^e siècle. Il faut pourtant revenir à Paris, aujourd'hui. Car le jour où l'estampeur doit être vendue aux enchères, elle a disparu et l'un des commissaires-priseurs est assassiné. Est-ce une tout autre histoire ? Pas vraiment, mais pour le comprendre il faut aller, avec Hortense, au bout de son obsession.

Chez Thomas Paris, il faut aussi aller jusqu'au bout pour savoir que ce qu'on vient de lire est encore plus loufoque qu'on ne le pensait. Voici un croque-mort virtuose, Koulechov, qui va enterrer son client 4224, Emile Lécuyer, 58 ans. A dire vrai, Koulechov ne se vit pas comme un préposé à la mise en boîte de cadavres, mais comme celui qui met « le point final » à une histoire. « Chaque client est un livre qu'il me revient de refermer. » Pour chacun, un texte de quatre pages, écrit grâce aux propos des proches.

Depuis ce jour de son adolescence où une catastrophe ferroviaire a fait

47 morts (retenez bien ce détail), il a décidé de vivre pour enterrer. Mais cet Emile Lécuyer vient tout perturber. Il a deux veuves, sa femme légitime et celle pour laquelle il l'avait quittée. A-t-il vraiment existé pour elles, ou a-t-il été, comme souvent un homme entre deux femmes, « le seul instrument de leur rivalité » ? L'une veut le faire enterrer à Locmariaquer, l'autre à Guéméné-Penfao. Mais que va donc inventer Koulechov pour sauver, post mortem, Emile ?

Dans le roman de la jeune Nadjet Ghaouti, *Nour*, la mort n'est pas comique. C'est celle d'un père, que doit affronter Nour, sa fille. Elle n'a pas encore 18 ans, elle est donc au moment où l'on se croit revenu de tout alors qu'on n'a encore rien vu. Ou si peu. Et Nadjet Ghaouti, peut-être parce qu'elle en est proche, excelle à évoquer cette période de la vie.

Au moment où son père s'éloigne, Nour découvre que sa mère a un amant. Peut-être pour ne pas se replier sur la douleur du deuil, elle entreprend de le retrouver. Son enquête, qu'on suit avec intérêt, semble aboutir. Heureusement, dans la vie comme dans les romans d'apprentissage, il n'y a ni happy-end ni résolution de l'énigme.

Si l'on repère, dans *Nour*, des maladresses de débutant, rien de tel dans *Les Corps virtuels*, histoire d'un écrivain et espion dans son rapport aux femmes, au sexe, à l'amour. Dans un monde où domine « la haine de la beauté », où les voluptueux se font rares, où « le vrai terrorisme insidieux, celui dont personne ne parle, ne veut parler, et qui fait des milliers de morts réguliers, c'est la culpabilité commandée par la demande sociale ». Vous n'avez pas reconnu le romancier ici pastiché ? Et maintenant ? « La solitude à deux est un miracle. C'est l'histoire d'un corps ouvert (les cellules bien sûr sont en jeu), laissant passer un autre corps. C'est un moment intérieur de danse. Il y a un dieu de la solitude des amants, un dieu rare, effacé, farceur, gai. » Lisez vite Vincent Roy, il dit clairement à qui il veut rendre hommage. Il le fait avec un brio impressionnant.

Josyane Savigneau

- 1) Ed. Le Passage, 280 p., 16 €.
- 2) Buchet-Chastel, 170 p., 10 €.
- 3) Ed. J.-C. Lattès, 200 p., 13,50 €.
- 4) La Table ronde, 142 p., 15 €.

Bayon ou la prose épileptique

Après sept ans de silence, l'écrivain livre un étrange objet, recueil de fragments de textes inédits

LES PAYS IMMOBILES
de Bayon.
Grasset, 296 p., 18 €.

D'une enfance en Afrique il fit une épopée narquoise (*Le Lycéen*, Grasset, 1976). Puis vint cette époustouflante singerie autobiographique, chronique à rebrousse-poil de souvenirs entomologiques (*Les Animals*, Grasset, 1990, prix Interallié). Après quoi, toujours expert dans l'art de transformer ses traumatismes en tortures exquises, Bayon régla des comptes avec ses parents (*Haut fonctionnaire*, Grasset, 1993) et retraça l'histoire de ses martyres physiques (*La Route des Gardes*, Grasset, 1998). Sept ans déjà, depuis cette autopsie icro-

nique, qui aurait pu laisser craindre que ce graphomane compulsif, styliste de la décharge nerveuse, de la transe volubile, de l'hémorragie cathartique, s'était fait hara-kiri à l'heure où il annonçait son intention d'en finir avec son théâtre de la cruauté.

Bayon n'est pas sorti de ses convulsions, et nous livre un étrange objet intitulé « romans ». Explication : depuis 1998, il a écrit deux livres de sa « façon médiumnique », dont l'un consacré à son frère perdu en 1999, « tous deux impubliables comme de nature à troubler l'ordre public de mon entourage ». De ces deux livres « inexprimables », il s'est résolu à extraire des passages non compromettants, en « reader's digest ». Auxquels il a

adjoint quelques chapitres tirés d'autres ouvrages inédits. *Les Pays immobiles* est donc un recueil qui, semblant sauter du coq à l'âne, trouve une unité dans la passion du mot glissant et virtuose. Et dans le passage plus ou moins contrôlé vers un monde parallèle, au-delà du Léthé, là où dorment des momies et où rôdent fantômes, marabouts et tentatrices. Impressionnante alchimie, fatrasie fiévreuse, autofiction vandale, où les expériences de vie et de comas étalent une damnation, un face-à-face sarcastique avec le mal, pour guetter un éclair de rédemption. Confessions d'un égaré en transe, ressentant « une sorte d'inavouable plénitude dans le malaise ». Vagal ou révélateur de vague à l'âme.

Bayon a la tête qui tourne. Une migraine du feu de Dieu : ce qui, lors d'un voyage en Egypte, lui grésille dans le cortex est à la fois symptôme d'un écorchement de l'intérieur et connexion avec l'au-delà. Bayon reste enfant, hanté par des névralgies sexuelles, médium visité par des trolls, condamné au coitus interruptus par ses étourdissements, ses vertiges, ses trous noirs. Ses crises de somnambulisme le font errer dans le royaume des ombres : il y divague avec des morts et des spectres mythologiques. Faims érotiques, inassouvis, avidités scabreuses,



Le phare du Creac'h, situé sur la pointe nord-ouest de l'île d'Ouessant

messes noires imposées à des adolescentes soumises au désir, lubriques initiations à la « petite mort » : inventaire de transgressions transmues en débâcles, débandades. Spleens.

PETER PAN D'ÉTHER

Du Finistère à l'Afrique noire, il ressuscite des Bretonnes qui le font passer des pulsions dyonisiques aux râles et relents de lichen de calvaires. Il se connecte grâce au spiritisme avec le Peter Pan d'éther, un petit frère emporté à cinq mois par la « maladie verte », à Lomé, au Togo. Saccades pubiennes avec Marine, gestes languides d'une naïade de piscine, tour-

ments d'un clochard de 17 ans croupissant sur un trottoir de la rue de Tonkin et pleurant « à gros sanglots déprimés, comme vous ou moi, comme les gars quand les filles ne sont pas là », bizutage d'un voisin pignouf à la « bouille d'idiot ronde comme une assiette de loukoum rosé », rixe abjecte dans une ruelle de Montmartre, effeuillage et exploration anatomique de la brune vermillonne Sabine chambre 12 hôtel Beau Rivage à Loctudy, intimidation d'une sorcière branquignole qui espionne et invective l'immeuble, bamboula avec Africains portés sur la picole et apparition de la rousse Rose qui le met en lévitation « rien qu'en lui

prenant la main pour la garder dans la sienne », agonie de l'ange Michel, cet épris de désert dont il accepte d'être le « mangeur de péchés » à l'heure où le ronger le virus du sida.

« Il écrit », note Bayon à propos d'un personnage qui pourrait bien être lui-même, atteint de troubles obsessionnels compulsifs et en proie à la « liturgie animiste ». Il sacrifie à des rituels dans les ténèbres, à l'aveugle, la nuit, pour convoquer les esprits obscurs. La prose épileptique de ce kafkaïen montreur de marionnettes est l'une des plus jubilatoires de la littérature française contemporaine.

Jean-Luc Douin

EXTRAIT

« Je n'ai pas vingt-cinq ans, un physique adolescent prolongé, au fond j'ai mille ans, cent passés, maux du pays, deuils, dont celui de ma vie – brisée sur une chaussée meudonnaise avec mon crâne ouvert longtemps avant déjà – et celui du livre – les miens (absurdes), éconduits de l'édition parisienne avec raison ces dernières années. Je suis un spectre infantile, Gribouille souteneur. Une putain de loubarde de douze ans et demi au cheveu blanc, Marie-Ange, qui me force à la détourner nuit après nuit (quitte à incendier une Alfa Romeo sous ma fenêtre pour que je lui ouvre ma porte et les nymphes en ami Pierrrot pour l'amour de Dieu), s'obstine à vouloir que je devienne son maque à la place de "Mokrane" et me l'écrit : "Si j'en saurais tu m'aimes pas j'en mieux mourir." Pff. » (pages 119-120)

Nébuleux cosmos

Un thriller futuriste de Dantec

COSMOS INCORPORATED
de Maurice G. Dantec.
Albin Michel, 570 p., 22,50 €.

Le nouveau roman de Maurice G. Dantec se présente tout d'abord comme un thriller futuriste. Dans les années 2060, un tueur à gages du nom de Sergueï Diego Plotkine, appartenant à une organisation paramilitaire, L'Ordre, arrive à Grande Jonction, Canada, pour assassiner le maire de la ville durant les fêtes du Spoutnik Centennial. Ayant passé avec succès les tests de contrôle de la sécurité, il s'installe dans un hôtel à capsule, l'hôtel Laïka, et entreprend une série de démarches en vue de sa mission, dont la moindre n'est pas de contacter sur la console NeuroNet un « agent logiciel métacrypté » qu'il appelle le señor Méta-tron (dont nous découvrirons plus tard la véritable nature « mystique »). En professionnel soucieux d'assurer ses arrières, il s'intéresse de près aux autres résidents de l'hôtel ainsi qu'à son gérant... Tout en narrant les allers et venues de son personnage principal, Dantec dresse en arrière-fond, à grands traits, un état du monde. Après une guerre religieuse généralisée – la Grande Jihad –, un gouvernement mondial s'est instauré, l'UniMonde Humain, dont le slogan est « Un monde pour tous, un dieu pour chacun » et qui ne s'intéresse plus à l'exploration spatiale. La course à l'espace a été laissée entre les mains de cosmodromes privés, celui de Grande Jonction étant le plus actif. Ce désintérêt pour la conquête du cosmos est pour l'auteur le signe le plus notable de ce qu'il appelle la dévolution de l'humanité ; malheureusement il ne développe et n'étaye guère cette conjecture.

Cette première partie fonctionne à peu près bien, malgré la lourdeur de l'écriture. Mais la réussite parfaite cette année, dans le domaine du thriller futuriste, du *Forteresse* de Georges Pancharod nous autorise à nous montrer plus exigeant.

MÉTAPHYSIQUE-FICTION

Tout se gâte ensuite. A la moitié à peu près de l'ouvrage, le roman bascule. Plotkine apprend qu'il a été créé – idée faite chair – par un couple de jeunes Néozélandais, frère et sœur, dont on nous dit

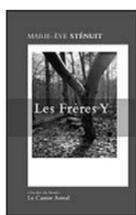
« Il/elle ne font qu'un, comme la partie humaine et divine du Christ ne fait qu'un tout en étant synthétiquement disjointe » et que sa mission est d'une nature bien plus transcendante que l'assassinat d'un homme politique. Dantec quitte alors les eaux de la science-fiction pour ce qu'on pourrait appeler une métaphysique-fiction. Le problème vient de ce qu'il passe d'un texte assez lisible à un véritable galimatias, dont nous ne pouvons manquer de donner ici un exemple (mais une plongée dans le roman en livre bien d'autres...) :

« L'enfant-machine était resté caché dans la partie obscure de la narration, même les pouvoirs métatroniques de la fille McNellis n'étaient pas parvenus à sonder l'insondable. L'enfant-boîte devait, pour cette raison, être considéré comme l'agent dissolutif de toute narration, il était la simultanéité des réseaux cybernétiques, la fille McNellis était la synchronicité de ces temporalités fictionnelles, et lui, Plotkine, était le seul être sur cette terre à pouvoir se tenir à l'intercession impossible de leurs vies parallèles » (p. 417).

Nul doute qu'un Raymond Queneau du futur ne fasse figurer ce *Cosmos Incorporated* dans une nouvelle encyclopédie des fous et des hétéroclites littéraires.

Jacques Baudou

ZOOM



■ **LES FRÈRES Y**, de Marie-Eve Sténuît. Peut-on rire de tout ? Par exemple, de cette anomalie de la nature qui fait un ypsiloïde, c'est-à-dire cet être étrange qui

a deux cœurs, quatre poumons, un pénis, deux testicules, trois fesses ? Marie-Eve Sténuît y parvient en nous offrant quelques rires et beaucoup de sourires avec un récit inspiré par l'histoire vraie de frères siamois exhibés, à la fin du XIX^e siècle, d'Europe en Amérique avant de finir leur vie dans une villa de Venise, fortune faite. Pour une telle réussite, il y faut un beau talent qui réunit la simplicité du style, une certaine virtuosité à mêler

LA PROMESSE D'OSLO
de Gilles Rozier.
Denoël, 192 p., 15 €.

Cela fait un moment déjà que Gilles Rozier nous donne de beaux romans. *Un amour sans résistance* (Denoël, 2003) avait même réussi à susciter en chère sur enchère à la foire de Francfort, avant d'être traduit dans douze pays. Douze pays, dont l'Allemagne où Gilles Rozier, après avoir refusé de se rendre pendant près de vingt ans, avait fait à cette occasion le voyage (*voir Fugue à Leipzig*, Denoël, 2005). Il y parlait de lui, sans fioriture mais avec la sobriété qui le caractérise, avec un « je » qui, cette fois, n'était pas celui de la fiction.

Né en 1963 à Grenoble, Gilles Rozier fait sa coopération à Jérusalem où il est gestionnaire d'un Institut chrétien d'études juives : « Jérusalem est devenue un petit coin de moi-même, une ville folle où je me sens follement bien. » En rentrant, il travaille dans une banque, dans les services commerciaux du groupe Hachette, etc. : « Pendant que je n'étais pas tout à fait moi-même dans ces métiers, je me suis passionné pour la langue yiddish, celle de mon grand-père Moyshe assassiné à Auschwitz, de ma grand-mère Yohkved morte à Paris en 1942, de l'oncle Simon, de la tante Suzanne que j'ai bien connus. » Devenu le directeur de la plus grande médiathèque d'Europe dédiée à la culture yiddish, il parle cette langue tous les jours. Et il écrit. De mieux en mieux. Ou, pour être tout à fait exact, il creuse, de plus en plus profond, pour atteindre la justesse même.

La Promesse d'Oslo est un livre juste, donc, et beau. Et qui dérangera sûrement. Parce qu'il traite, sans complaisance, de sujets qui fâchent – dont Israël, et qu'il est impossible, quand il

s'agit de ce petit pays, d'être d'accord. D'accords, il n'en est pourtant pas question ici, même si le titre est volontairement ambigu. Il ne s'agit pas en effet pour Gilles Rozier de gloser sur les traités conclus dans la capitale norvégienne entre le gouvernement israélien et les dirigeants palestiniens en 1993 ; mais de raconter la vie d'une femme, Sharon, en proie à ses propres ambiguïtés, à ses propres doutes, et à ses guerres intérieures.

Sharon avait un fils, Eli, et il est mort. Dans un attentat. Situation atroce banale : « Il a pris l'autobus 18 et, au coin d'une avenue et d'une rue, il a valsé avec trois pousettes deux grands-mères la fille du grand rabbin de Jérusalem qui était en même temps la cousine de la femme du Premier ministre... » On l'enterre sur le mont Herzl, où l'ex-mari de Sharon refuse de se rendre : « Il ne voulait pas de ce cimetière militaire. Il ne voulait pas que son fils fasse l'armée, le sionisme est contraire au judaïsme. C'est quoi (...) ces magasins ouverts le samedi et ces filles qui se pavant à moitié nues sur les plages ? » Qui blâmer – « c'est l'Etat et les Nations unies c'est les lignes de cessez-le-feu la guerre et l'homme qui ne sait pas vivre en paix sur sa terre » ? Et quelles explications peuvent consoler une mère de la perte de son enfant ?

NOSTALGIE DU PAYS

Alors Sharon démenage – « dans un quartier cossu où il n'y avait presque pas d'enfants ». Sympathise avec sa voisine, une femme résolument moderne. Une femme qui n'arrive pas à avoir d'enfant...

Sharon, elle, s'en veut « de pouvoir vivre chaque jour un peu moins mal sans Eli ». Elle décide de partir pour Oslo, et de se faire inséminer

– « Elle n'en verrait jamais le père, il n'existerait pas, il était un nom sur un fichier informatique. » Choisit un hôtel végétarien afin de respecter le casherout (discipline alimentaire). Regrette ce voyage. A la nostalgie du pays : « Elle voulait la grossièreté de ses concitoyens (...), les pouelles nauséabondes au coin des rues et les colonies de chats qui les peuplent (...), les soldats en uniforme quand ils rejoignent leur base mitrailleuse en bandoulière, les Arabes sur les chantiers et dans les taxis, même les Arabes quand ils continuent à jouer du marteau-piqueur pendant la minute de silence au moment où le pays s'arrête de vivre soixante secondes pour la commémoration du génocide des juifs par les nazis. »

Et puis il y a Amos. Un collègue. Homosexuel. Qui lui fait part de son désir d'enfant. Le rabbin est d'accord, mais formel : ils doivent se marier. Sharon s'inquiète : « Mais nous ne serons pas un vrai couple. » Et Amos de lui répondre, tranquillement : « Qu'est-ce qu'un vrai couple ? Tu en connais beaucoup ? (...) Un homme et une femme sont amis et ont un enfant ensemble, n'est-ce pas une sorte de famille ? Tu préfères une relation passionnelle : on veut posséder l'autre, le dévorer (...), on souffre dès qu'il passe le pas de la porte et quand il rentre le soir, on s'envoie les assiettes à la tête, on se demande des comptes (...). C'est cela un couple ? Une volée quotidienne de faïence, les jours pairs les assiettes pour la viande, les jours impairs le service pour le lait ? »

Jamais Gilles Rozier n'aura été aussi libre, tant dans les thèmes que dans le ton et l'écriture. Plus qu'une promesse donc, son livre est une véritable et entière réussite. On a juste envie de lui dire, le livre refermé : merci. Et de l'offrir à ses plus proches amis.

Emilie Grangeray

humour et tendresse, l'absence de tout effet – en tel cas ils seraient faciles – et, dans les descriptions, une rigueur qui n'affaiblit en rien le réalisme. Une autre qualité de ce roman est d'évoquer, sans y insister, nos rapports avec ce qui nous est anormal, et que ce qui est autre est bien plus que « l'image que l'on a de lui ». P.-R. L.

Le Castor Astral, 232 p., 15 €.

■ FÉROCEMENT VÔTRE,

de Jean-Noël Liaut. Il y a plusieurs façons de célébrer un auteur quand sa naissance ou sa mort offrent un chiffre rond. Pour rappeler que Saint-Simon est mort voici deux cent cinquante ans, Jean-Noël Liaut a choisi la façon la plus originale qui soit, en célébrant par le roman celui qui, selon Chateaubriand, « écrivait à la diable pour l'immortalité », en

transformant peu à peu ce roman en résumé de l'œuvre du mémorialiste, en chronique mondaine, en journal intime, en souvenir de rencontre de célébrités du spectacle et de la littérature, le tout sur fond d'un Saint-Germain-des-Prés qui n'est plus ce qu'il était et qui semble une succursale du Versailles de Louis XIV. C'est vif, léger, émaillé d'anecdotes pour un récit où Saint-Simon tient le rôle du faire-valoir d'un autoportrait. P.-R. L. Ramsay, 270 p., 18 €.

■ À MA SŒUR DU BOUT DU MONDE,

de Fanny Carel. C'est une lettre arrivée un jour des Antipodes. Une sœur retrouvée qui vit en Australie. Le même père. Et pourtant, comme on raconte l'histoire... Il était, paraît-il, avant, violent et dangereux. Tout le contraire ensuite. Enfances sépa-

rées. Destinations lointaines. L'une ne l'a pas connu. Croit-elle tout ce qu'on dit ? L'autre a tout partagé et défend sa mémoire. Bec et ongles. Quelle importance au fond... Dans une longue missive adressée en réponse, la narratrice de Fanny Carel remonte le temps à cloche-pied. Les mots sont bouleversants de franchise. Premier roman très sobre sur l'amour filial, l'aptitude au bonheur, les secrets de famille et la douleur muette. X. H. Mercure de France, 164 p., 15 €.

■ ELLE VA PARLER,

de Judith Martin. D'une écriture dense et concise, ce beau récit en partie autobiographique évoque deux destins de femme : l'une est née avec le siècle « la même année que Simone de Beauvoir » – c'est « elle », la mère, dont les parents seront engloutis dans

les camps nazis ; l'autre, sa fille, quittera la Roumanie communiste pour s'exiler en France et y fonder une famille. Au chevet de « Mère » agonisante, autrefois rebelle et boudeuse, la narratrice en dresse, par petites touches, l'émouvant portrait : la jeunesse et les études dans la Vienne des années 1920, ce temps « où tout était promesse », sa vocation de comédienne, le cataclysme de la guerre, puis les allées et venues aléatoires d'un bout à l'autre d'une Europe coupée en deux. De langue maternelle hongroise, Judith Martin nous livre ici, après *Pli urgent* (2001), déjà remarqué, son deuxième récit écrit directement en français. Où l'histoire européenne se médite comme la plus intime et la plus personnelle des aventures. On attend avec impatience le suivant. A. L.-L. Noir sur Blanc, 171 p., 15 €.

LITTÉRATURES

La malédiction de la « veuve blanche des chutes »

Un énième roman de Joyce Carol Oates ? Non, l'un de ses meilleurs, des plus aboutis, où l'on retrouve les grandes obsessions de la célèbre romancière américaine, pour qui « écrire donne un sentiment plus intense de la vie »

LES CHUTES
(The Falls)
de Joyce Carol Oates.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Claude Seban,
éd. Philippe Rey, 512 p., 22,80 €
En librairie le 26 août.

Aux Etats-Unis, on l'a surnommée le « Word Processor ». La machine à traiter, fabriquer, transformer, usiner du texte. Du texte de toute nature, comme si aucun genre ne pouvait la rebuter ou l'effrayer, du roman aux nouvelles, de la poésie au théâtre, de l'essai à l'intrigue policière. Oui, l'œuvre de Joyce Carol Oates est un torrent littéraire, violent et prolifique. Un torrent admiré par les uns (Raymond Carver), boudé par les autres (Truman Capote), charriant autant de boue que de pépites, de sorte qu'on peut tout à la fois l'aimer et la détester. A peu près dans les mêmes proportions.

LUMIÈRE CRÉPUSCULAIRE

Prenez la bonne centaine de livres écrits par Oates depuis son entrée en littérature en 1968 avec *Des gens chics* (1). On s'était enthousiasmée jadis pour *Eux*, National Book Award en 1970, ou pour *Marya*, l'un de ses romans les plus personnels (2). Plus tard, on avait admiré, entre autres, sa grande saga familiale, habitée et électrique, *Nous étions les Mulvaney* (Stock, 1998), et plus encore sa biographie rêvée de Marilyn Monroe (*Blonde*, Stock, 2000). Mais que dire des nombreux ouvrages qui nous étaient tombés des mains, de toute cette production partant dans tous les sens, des pastiches gothiques (*La Légende de Bloods-moor*, *Les Mystères de Winterhurn*, Stock, 1985 et 1987) aux romans



Joyce Carol Oates chez elle, à Princeton, aux Etats-Unis

peu convaincants écrits sous le pseudonyme de Rosamond Smith ? A la longue, on s'était essouffée. On avait presque renoncé. On avait tort.

Car voici peut-être, en cette rentrée littéraire, l'un des plus beaux romans de Joyce Carol Oates, *Les Chutes*, chaleureusement accueilli par la critique américaine qui a cru

à déceler l'une des grandes œuvres de fiction de ces dix dernières années. A lui seul, le premier chapitre est un morceau d'anthologie. Dans le vaste lit du Rainbow Grand

Hotel, à Niagara Falls, dans l'Etat de New York, Ariah Littrell se réveille de sa nuit de noces. Seule et sidérée de l'être. Un mot énigmatique l'attend. Mariée depuis trop peu de temps pour connaître les hommes, elle nourrit pourtant un pressentiment terrible : et si Gilbert s'était suicidé en se jetant dans les chutes ? Bientôt, la police de Niagara confirme qu'un homme ressemblant à son époux, Gilbert Erskine, a bien disparu dans les Horseshoe Falls, un peu en aval d'une attraction naturelle appelée « Entonnoir du diable ». Dans cette « capitale mondiale de la lune de miel », la jeune mariée se voit transformée en veuve en moins de vingt-huit heures. Elle est la « veuve blanche des chutes ».

Cela aurait pu faire une nouvelle magnifique. Mais Oates préfère s'appuyer sur ce point de départ familial – un coin de paradis basculant dans l'enfer, comme dans *Hudson River* (Stock, 2004) – pour disséquer, sous une lumière crépusculaire, les perversions d'une Amérique furieuse et déchirée. On suit donc, sur un peu plus de cinq cents pages, le remariage d'Ariah avec l'avocat Dirk Burnaby, un étrange et brillant personnage fasciné par la jeune femme autant que par les chutes. Ainsi que l'histoire de leurs enfants enquêtant sur le meurtre de leur père – Dick va en effet disparaître à son tour dans des circonstances non élucidées – et soulèvent un pan peu glorieux du passé américain des « fifties » et « sixties ». Tout du long, un florilège des obsessions oatesiennes : la violence contenue toujours prête à exploser, la fascination troublante pour la mort, les « délicieuses pourritures » (morales), la corruption, les scandales soigneusement étouf-

fés par la cupidité des pouvoirs en place, la malédiction qui peut peser sur un nom, une famille. Les phrases sont rapides, heurtées comme les émotions qui vous bombardent. Ou comme des directs à la boxe, un sport qu'affectionne particulièrement Joyce Carol Oates.

PRÉCIEUX TÉMOIGNAGE

« J'aime penser que l'art digne de ce nom est transgressif, dérangeant et non consolant », explique Joyce Carol Oates dans *La Foi d'un écrivain*, un court essai paru l'an dernier aux éditions Philippe Rey. Née en 1938, à l'ouest du lac Érié – c'est-à-dire au voisinage immédiat des chutes du Niagara –, Oates enseigne la littérature à l'université de Princeton, mais rechargait jusqu'alors à faire des confidences sur son art. Dans ce précieux témoignage, elle ne rend pas seulement hommage à ses illustres « prédécesseurs » – Whitman, Dickinson, Melville, Poe ou Faulkner. Elle explique pourquoi écrire donne « un sentiment plus intense de la vie, comme tomber amoureux ou vivre un amour incertain ». Dans *Les Chutes*, ce sentiment d'intensité semble parfois se transmettre de l'auteur au lecteur. Il y a là, comme dans les rapides de Niagara, quelque chose de bouillonnant qui vous happe diaboliquement. On referme le livre un peu étourdi par cette écriture cinématographique, dramatique, auditive qui fait miroiter les mots sur la page. Et l'on comprend mieux la définition que Conrad donnait de l'art du roman, « la conversion en mots de forces nerveuses ».

Florence Noiville

- (1) Stock, 1970.
(2) Stock, 1988.

Une amitié conjugale : Jane et Paul Bowles

LETTRES, 1946-1970
de Jane et Paul Bowles
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Elizabeth Peelaert.
Préface de Michel Bulteau,
Hachette-Littératures, 316 p., 22 €.

Dans ses *Mémoires d'un nomade* (1), Paul Bowles évoque ainsi sa rencontre avec Jane Auer, en 1937 : « Un soir où il pleuvait, Touche [le librettiste John LaTouche] me demanda de venir le rejoindre dans le hall du Plaza. Je l'y trouvais en compagnie d'Erika Mann [la fille aînée de Thomas Mann] et d'une jolie rousse au nez pointu. » Un an plus tard, ce musicien dilettante qui commençait à se faire un nom à Broadway, cet ami de Gertrude Stein et d'Aaron Copland, allait donner son patronyme à la jolie rousse. Après un voyage de nocces au Mexique, les choses étaient à peu près claires entre ces deux homosexuels, dont le

mariage aurait pu n'être qu'un accommodement social et artistique, entre ces deux mondains en vogue, qui se stimulaient et s'entraidaient. Ce fut davantage, comme en témoigne leur correspondance, si lacunaire soit-elle (pour la plupart, les lettres de Paul ont été perdues).

Jane acquit une notoriété littéraire avant Paul. Le nom de Bowles fut donc, d'une certaine manière, le sien avant d'être celui de son mari. En 1943 paraissait son unique roman, *Deux dames sérieuses* (2). Jane Bowles avait déjà presque tout donné et s'en désespérait. Elle qui au départ n'aimait ni le Sud, ni le monde arabe, fut entraînée par son mari à Tanger, où elle connut des passions féminines et sombra, à la suite d'une attaque cérébrale, en 1957, dans une sorte de folie, liée autant à son aphasie qu'à des névroses plus profondes. Internée en Espagne, elle y mourut en 1973, à l'âge de 55 ans.

Mais elle publia régulièrement, dans des revues de mode prestigieuses (essentiellement *Harper's Bazaar*), quelques nouvelles et des extraits de son unique pièce, *Sa maison d'été* (3), qui fut finalement montée à la fin 1953 à Broadway. Ce fut un échec critique et commercial, malgré la présence de Judith Anderson, comédienne de cinéma et de théâtre alors renommée (c'est l'inoubliable gouvernante, Mrs Danvers, du *Rebecca* de Hitchcock).

L'équilibre du couple s'était rapidement inversé : le musicien de scène qu'était Paul Bowles était devenu un écrivain mythique, avec *Un thé au Sahara* (4), paru en 1949. Paul a continué ses collaborations musicales au théâtre et dialoguées au cinéma (*Senso* de Visconti). Mais que s'est-il passé entre eux ? Si, pour Paul, la séduction du Maroc et de ses habitants (il tombe amoureux d'un peintre dont il va soutenir la carrière et il va cosigner de nom-

breux livres avec de jeunes écrivains qu'il aide ou traduit) est immédiate, celle de Jane sera plus lente. Son renoncement à l'univers new-yorkais de personnes riches, célèbres et créatrices est beaucoup plus spectaculaire. La folie amoureuse que lui inspire une jeune Tangéroise (d'une dizaine d'années sa cadette), Chérifa, l'initie à un monde qu'elle ne contrôle plus. Mais elle en est d'autant plus fascinée.

« À LA LISIÈRE »

Elle qui espérait surpasser Carson McCullers fut vouée à vivre à l'ombre de son mari. Dans une longue lettre de 1947, avant son départ pour Tanger, elle écrivait à Paul, qui l'attendait : « J'aimerais tellement rencontrer encore une femme pour ne pas toujours rester seule dans la nuit. Je suis sûre que la vie arabe ne m'intéressera pas le moins du monde. » Six mois plus tard, installée à Tanger, elle se ravisa : « La vue

sur la ville arabe depuis ma fenêtre est pour moi une source de plaisir infini. Je ne peux cesser de regarder et c'est peut-être la première fois de ma vie que je puise une telle joie dans une expérience purement visuelle. » Elle se dira « à la lisière » de ce monde auquel pourtant désormais elle appartient. C'est bien à la lisière du monde et de la littérature, en effet, que va la laisser son accident cérébral. Elle ne trouve plus les mots, ni pour parler, ni pour lire, ni pour écrire. « C'est vraiment là qu'est la tragédie, annonce-t-elle de New York, où l'on tente de la soigner, s'il y en a une à moins que ce ne soit simplement le fait que je n'aime pas écrire de toute façon. »

René de Ceccatty

- (1) « Points », Seuil, 1994, n° R659
(2) 10/18, n° 1782.
(3) éd. Christian Bourgois, 1995.
(4) Gallimard, « L'imaginaire », 1987, n° 62.

Tragi-comédie dans un décor d'opérette

PARLE-MOI DU TROISIÈME HOMME
(Habla me del tercer hombre)
de José Carlos Llop.
Traduit de l'espagnol
par Edmond Raillard,
éd. Jacqueline Chambon,
260 p., 20 €.

Hiver 1949. Espagne. Le capitaine Balmoral, accompagné de sa femme et de son fils, est affecté dans une ville de garnison « dans les montagnes du nord, près de la frontière ». Dans ce monde hors du monde, balayé par les bourrasques de neige, il est censé combattre des « maquisards ». La situation est absurde. Dix ans après la fin de la guerre civile, l'isolement de l'Espagne commence à s'atténuer : Juan Carlos a quitté le Portugal, la France a rouvert ses frontières, l'intégration à l'OTAN est proche. Qu'importe, protégé par les murs de l'hôtel Bristol, une armée d'opérette y joue une tragi-comédie qui empest la naphthaline. On pense évidemment à Sigmaringen et à Salo.

La galerie de portraits dressée par José Carlos Llop est un morceau d'anthologie. Autour du colonel Montero, commandant de la place, doté d'une mâchoire de ruminant et affublé d'une femme au visage de perroquet, gesticulent un certain général Lastra, au rictus amer, et un commerçant-pourvoyeur au visage d'empereur mongol.

« MES YEUX SONT UNE CAMÉRA »

Le fils d'Eduardo Balmoral observe la comédie et constate : « Mes yeux sont une caméra. » Au milieu de toute cette neige, qui emprisonne la douleur du monde comme le cinéma emprisonne la vie, le jeune garçon comprend qu'il appartient à la race de ces voyageurs immobiles qui savent que la vie est un « voyage vers nulle part sans bouger d'aucun endroit », et cela d'autant plus aisément que la salle à manger du Bristol n'est rien d'autre à ses yeux qu'un cinéma à séances dominicales dans lequel est projeté *Le Troisième Homme*. Comme Harry Lime dans les égouts de Vienne, il vit parmi les fantômes.

Un jour, on trouve des lettres anonymes, ridiculisant Franco, écrites sur des billets de banque chinois, à la cantine, dans la chapelle et jusque dans le bureau du colonel ! L'opérette vire au drame. Un officier enquêteur confirme qu'il n'est pas là pour découvrir la vérité mais pour accomplir un châtiment. « On ne sait jamais quand commence la vie. La vie de chacun est l'affaire des autres, jusqu'au moment où elle cesse de l'être, dans une fulgurance de la mémoire », écrit José Carlos Llop. C'est exactement le sujet de son livre. Dans la plus pure tradition des romans initiatiques son jeune héros sera ainsi confronté à la mort violente, à la trahison, à la solitude, mais aussi à la sensualité, lors d'une scène magique durant laquelle Claudia, « au corps blanc d'Oriental », apparaît devant lui dans la piscine du Bristol : « Je ne sais combien de temps elle nagea, mais ce fut le moment le plus long de ma vie et (...) le plus fugace. »

Au dernier chapitre du livre, l'enfant qui a grandi regarde la lame du sabre offert par son père. Son visa-

ge et la pièce où il se trouve s'y reflètent : la lame déforme la vie, comme les égouts de Vienne déformaient le fantôme de Harry Lime. Nous sommes en 1957. Depuis des mois, les partisans marocains harcèlent les troupes espagnoles dont les positions viennent d'être fragilisées par la décision française de reconnaître au Maroc « l'indépendance dans l'interdépendance ». Soldat, le fils du capitaine Balmoral attend sur le quai une militante du Parti communiste qui va l'aider à s'embarquer pour Marseille : « Je crois que je suis un déserteur. »

La boucle est bouclée. José Carlos Llop nous donne, dans cette dernière scène, la morale de la fable. Il faut avoir des souvenirs, faute de quoi on n'est rien, même si l'épaisseur de la vie induit qu'il est impossible de savoir réellement qui l'on est. Alors que faire ? Ne pas grandir. Laisser le monde vieillir autour de soi. Eviter de troquer ses terreurs contre des ricanements. Tout entreprendre pour que ses colères ne deviennent pas de la tristesse.

Gerard de Cortanze

ZOOM

**PETITS CRIMES DANS UN ÂGE D'ABONDANCE**, de Matthew Kneale

Que faire si d'aventure vous trouviez un cabas bourré de cocaïne ? Ou si, perdu dans un village reculé de Chine, vous deviez choisir entre votre sécurité et la condamnation d'un innocent ? Emmanuel Kant, guidé par son inflexible impératif catégorique, n'hésiterait pas – quitte à se faire lapider au fin fond de la campagne chinoise, un coin qu'il fréquente peu. Les personnages de ces nouvelles, eux, ont ceci de familier qu'ils s'occupent avant tout de leurs intérêts. Avec habileté, l'auteur nous plonge dans leur psychologie, faisant apparaître l'univers mental dans lequel l'« hypocrite lecteur » pourra reconnaître ses semblables, méprisables et touchants.

St.L.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Georges-Michel Sarotte, Belfond, 272 p., 18,50 €. En librairie le 1^{er} septembre.

LES MONUMENTS DE LA PROPAGANDE, d'Ivan Vladislavic

Né en 1957 à Pretoria dans une famille originaire d'Europe centrale, Ivan Vladislavic est une figure du paysage littéraire sud-africain : auteur de nouvelles incisives, éditeur indépendant à l'écoute des voix noires, il a été aussi membre de la revue *Staffrider*, l'une des rares à publier des auteurs noirs sous l'apartheid. Dans ce recueil de nouvelles paru en Afrique du Sud en 1996, Vladislavic manie l'ironie pour décrire la difficile gestation de la société post-apartheid. « Le banc "réservé aux Blancs" » relate les sueurs froides d'une conservatrice de musée. Son institution flamboyante doit montrer l'histoire de l'apartheid. Pour cela, elle recherche l'un de ces bancs publics qui affichaient la ségrégation raciale. Impossible de mettre la main sur un banc authentiquement muni du panneau « réservé aux Blancs » : tous ont disparu, et la conservatrice hésite à admettre dans son musée un faux banc, reconstitué à l'identique. **C. Ba**
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Christian Surber, éd. Zoé, 252 p., 17 €.

Al-Qaida, au pied de la lettre

Les PUF publient une anthologie, présentée par Gilles Kepel, des principaux textes attribués à quatre dirigeants de l'organisation terroriste islamiste : Oussama Ben Laden, Abdallah Azzam, Ayman Al-Zawahiri et Abou Moussab Al-Zarkaoui

AL-QAIDA DANS LE TEXTE
Sous la direction de Gilles Kepel et Jean-Pierre Milelli, PUF « Proche-Orient », 446 p., 24,50 €. En librairie le 2 septembre.

Cette fois, c'est sûr, le niveau baisse. Dès l'origine, certes, le mouvement islamiste s'est construit en vitrifiant la foi musulmane dans ce qui fait sa multiple splendeur doctrinale. Mais tandis que ces prédicateurs intraitables conservaient parfois le souvenir de la tradition qu'ils figeaient, leurs héritiers actuels n'en retiennent plus qu'une batterie de formules vides. De fait, comparée aux pamphlets d'un Sayyid Qotb (l'un des penseurs-phares des Frères musulmans, exécuté par le pouvoir égyptien en 1966), ou aux élaborations théoriques des révolutionnaires

La prose du néo-islamisme globalisé se révèle aussi superficielle que butée

res chiites (à commencer par Khomeiny lui-même, qui enseigna longtemps la philosophie spirituelle), la prose du néo-islamisme globalisé se révèle aussi superficielle que butée.

En atteste l'anthologie intitulée *Al-Qaida dans le texte*, qui sera en librairie dans quelques jours. Pour la plupart collectés sur Internet, traduits de l'arabe par Jean-Pierre Milelli, présentés et annotés par des chercheurs de la chaire Moyen-Orient Méditerranée de Sciences-Po Paris (Omar Saghî, Thomas Hegghammer, Stéphane Lacroix et Jean-Pierre Milelli), les textes rassemblés ici sont attribués à quatre figures centrales de la mouvance Al-Qaida : Abdallah Azzam, Ayman Al-Zawahiri, Oussama Ben Laden et Abou Moussab Al-Zarkaoui.

« On peut trouver ces textes faibles, voire débiles. Nous avons voulu nous inspirer de la méthode mise au point par Hannah Arendt pour l'analyse du totalitarisme : il ne s'agit pas de dénoncer, mais de comprendre », nous explique Gilles Kepel, professeur à Sciences-Po Paris et initiateur du projet.

Et si ces écrits s'avèrent effectivement assez creux, ils n'en sont que plus énigmatiques. Car leur pauvreté même témoigne que la plus sanglante effectivité historique s'accommode parfaitement d'une extrême indigence intellectuelle.

Voyez Oussama Ben Laden, sans conteste le plus décevant de tous. Mises à part quelques évocations de la première fraternité militante, sur le front afghan (« Nous priions ensemble, nous prenions les décisions ensemble, nous mangions au même endroit... »), on relèvera simplement, chez lui, la récurrence de la métaphore animalière. Ce lexique est banal dans le champ religieux, mais il prend chez lui une tournure quasi obsessionnelle : l'ennemi est un « loup » ou un « crocodile », les Américains sont des « criquets » ou des « sangsues », les chrétiens et les juifs des « mulets »...

Curieusement, le bestiaire d'Abou Moussab Al-Zarkaoui paraît beaucoup moins fourni que celui de son maître : il se réduit à quelques « vipères », pour désigner les musulmans chiites qui complotaient, selon lui, au service de leurs « maîtres juifs ». Pourtant, ce truant jordanien, « ambassadeur » d'Al-Qaida en Irak, a bâti sa renommée sur les sauvages mises en scène dont il entoure l'exécution de ses prisonniers – érogés devant une caméra. C'est d'ailleurs là qu'Al-Zarkaoui rejoint pour de bon Ben Laden : sous sa plume se repère le même souci de soigner son image, et donc de « donner du grain à moudre aux médias »...

Tout cela ne fait pas vraiment une politique, dira-t-on. De ce point de vue, mieux vaut en effet se tourner vers les deux intellectuels de la troupe : Abdallah Azzam et Ayman Al-Zawahiri. Formé parmi les Frères musulmans palestiniens, le premier était diplômé de la prestigieuse université d'Al-Azhar (au Caire). Pionnier de la guerre « sainte » en Afghanistan, il a laissé des ouvrages qui font référence parmi les pédagogues du djihad armé. Il faut citer *Mœurs et jurisprudence du djihad*, dans lequel on trouvera les recommandations indispensables à qui veut savoir quand et comment tuer les moines, ou encore ce qu'il faut « faire » des femmes et des



DOMINIQUE ROUX

enfants. Mais également le fameux *Rejoins la caravane !*, publié par Azzam en 1987, soit deux ans seulement avant son assassinat : s'y élabore la conception internationaliste d'un combat qui doit se déployer à partir d'une « base solide », et où l'urgence première n'est plus d'abattre « l'ennemi proche » (les régimes prétendument musulmans) mais de détruire « l'ennemi lointain ».

On retrouve cet ordre de priorité chez Al-Zawahiri, même si l'activiste égyptien, qui est aujourd'hui l'idéologue en titre d'Al-Qaida, ne s'est rallié à une telle option que tardivement. Il y a ajouté une conception résolument avant-gardiste de la lutte, qui entend tirer les leçons des expériences passées : contre les « trahisons » des Frères musulmans, coupables d'avoir reconnu la légitimité de certains gouvernements, il réaffirme que « le pouvoir revient à Dieu seul ».

EXTRAIT

« Au cours de ce jihad, apparaîtront au grand jour les positions des gouvernants et de leurs partisans parmi les religieux, les intellectuels, les juges et les membres des services de sécurité ; alors, le mouvement islamique prouvera leur trahison aux masses de l'oumma, il prouvera aussi que ce qui les y a conduits, c'est leur idolâtrie, car ils ont fait alliance avec les ennemis de Dieu, ils se sont opposés aux moujahidines à cause de leur islam et de leur jihad afin de servir les ennemis juifs et chrétiens de l'oumma, commettant un péché envers l'unicité de Dieu, faisant prévaloir les idolâtres sur les musulmans à

cause même de leur islamité. On peut toujours suivre un Américain ou un Juif dans la rue puis le tuer d'un coup de revolver ou de couteau, avec un explosif de fabrication artisanale, ou bien d'un coup de barre de fer ; mettre le feu à leur propriété avec un cocktail Molotov n'est pas difficile. Avec les moyens du bord, de petits groupes peuvent semer la terreur parmi les Juifs et les Américains. La bataille que doit mener le mouvement islamique en général, et jihadiste en particulier, est celle de la prise de conscience au sein de l'oumma... » (Ayman Al-Zawahiri, *Cavaliers sous l'étendard du Prophète*), cité p. 295.

Omar Saghî, doctorant à Sciences Po Paris

« Ben Laden est le fils des clips et de la société de spectacle »

VOUS présentez Oussama Ben Laden comme « un personnage vide, que viendront meubler les stratégies et les calculs des autres ». Dès lors, comment faut-il lire ses textes ?

Il faut distinguer entre deux types d'acteurs. Azzam et Zawahiri sont des militants marqués par l'histoire. Ils ont commencé par faire face à des concurrents de taille, marxistes ou nationalistes. Azzam a été socialisé au sein des Frères musulmans, il en a gardé la culture politique, faite d'élitisme, de méfiance envers les interventions intempêtes, d'un goût pour les appareils structurés. Zawahiri, pour sa part, est entré très jeune dans la clandestinité. Comme Azzam, il développe une théorie de l'engagement assez complexe. Oussama Ben Laden est fait d'une autre trempe. C'est le fils en rupture de ban d'une famille riche. Son expérience de la clandestinité est venue assez tard, à partir de la guerre du Golfe de 1991. Il était jusque-là dans une sorte d'« évidence » de l'engagement, qui n'a pas

besoin d'argumentaire et de plaidoirie. Tout au long des années 1980, il est soutenu par les autorités de son pays, sa famille et les acteurs de la scène afghane. Ses premiers textes sont des interventions dans des mosquées saoudiennes. A cette époque il est déjà une star dans son pays. Bien avant qu'il ne se « spécialise » dans les interventions télévisuelles, ses textes sont situés dans un contexte médiatique fort. C'est dans ce cadre qu'il faut les lire.

Justement, vous insistez sur le fait que Ben Laden est « un enfant de la télévision », et vous allez jusqu'à affirmer qu'Al-Qaida n'a « aucune autre matérialité que celle fournie par l'image ». Qu'entendez-vous par là ?

Al-Qaida est peut-être la première organisation politique née hors de la galaxie Gutenberg. Son essor ne peut s'expliquer sans Internet et Al-Jazira, bientôt relayée par d'autres chaînes satellitaires. Il a fallu à un personnage aussi falot qu'Oussama Ben Laden la fin des grands récits politiques (dont l'is-

lamisme comme réalisation de l'Etat islamique) pour qu'il puisse émerger aux dépens des grands théoriciens (Azzam et Zawahiri).

Très vite, il comprend que ce dont il a besoin, ce n'est pas d'une base physique mais d'une tribune. Il évacue les questions de profondeur historique ou sociale, préférant jouer sur les contextes médiatiques internationaux. Bien que du même âge environ, Zawahiri est encore le fils des manuels islamistes ardu, alors que Ben Laden est le fils des clips et de la société de spectacle. C'est ce qui fait sa force au sein d'Al-Qaida. C'est à cet « activisme à deux dimensions » institué par Ben Laden que s'attache notre anthologie : une vue en coupe d'Al-Qaida, avec derrière la surface agitée et parfois contradictoire des interventions de Ben Laden et de son épigone irakien Zarkaoui, les strates souterraines, celles d'Azzam, l'ancêtre qui fait le lien avec l'islamisme défunt du XX^e, et de Zawahiri, le théoricien mis au second plan.

Propos recueillis par J. Bi.

Stéphane Lacroix, doctorant à Sciences Po Paris

« Le parcours de Zawahiri reflète l'évolution de l'islamisme radical »

VOUS avez lu et commenté les écrits d'Ayman Al-Zawahiri, que vous définissez comme un « révolutionnaire convaincu » et « l'idéologue en chef » d'Al-Qaida. Sur le plan formel, comment envisagez-vous la qualité de ses écrits ?

Les écrits de Zawahiri sont intéressants en ce qu'ils constituent l'un de ces patchworks politico-religieux typiques de la littérature islamiste, où se mêlent citations tirées de l'ensemble de la tradition islamique (avec même un éclectisme parfois surprenant) et références à une actualité politique brûlante. Cela dit, son style est lourd et assez répétitif. En ce sens, Zawahiri n'a certainement pas la plume de celui qu'il considère comme l'un de ses maîtres, le penseur islamiste révolutionnaire Sayyid Qotb (exécuté par Nasser en 1966), dont la force du style a contribué à mettre en mouvement une génération entière d'islamistes radicaux, de l'aveu même de ces derniers. Mais la forme n'est pas ce qui intéresse Zawahiri : son objectif est avant tout d'ancre le

projet djihadiste dans une légitimité religieuse indiscutable, en alignant les arguments théologico-juridiques qui en démontrent, à ses yeux, la validité.

Vous retracez l'itinéraire intellectuel de Zawahiri et vous repérez ses évolutions doctrinales, voire telle ou telle « rupture épistémologique » dans son discours djihadiste, considérez-vous Zawahiri comme un savant ?

Zawahiri, qui est médecin de formation et n'a acquis son savoir religieux qu'en autodidacte, sait qu'il ne peut prétendre à la qualité de savant religieux. Mais cela lui importe peu puisque, en tant qu'adepte d'un islam littéraliste d'inspiration salafite, il considère que le texte se suffit à lui-même, et n'a pas besoin des oulémas, à plus forte raison lorsque ceux-ci sont – comme c'est le cas aujourd'hui, clame-t-il – devenus des « oulémas de palais » au service des pouvoirs en place. Libéré de la contrainte institutionnelle, Zawahiri peut alors jouer le rôle qu'il s'est choisi depuis plus de tren-

EXTRAIT

« On pourrait m'objecter qu'il est trop tôt et injuste de précipiter la communauté musulmane mondiale dans un combat auquel elle n'est pas préparée, que cela entraînera des pertes et fera couler le sang, mais c'est précisément ce que nous voulons. Car il ne reste plus ni bien ni mal dans la situation où nous nous trouvons. Les hérétiques ont détruit tout équilibre (...). Par Dieu, la religion de Dieu est plus précieuse que tout : elle passe avant les personnes, les biens et les enfants. »

(Abou Moussab Al-Zarkaoui, « Lettre à Ben Laden et Al-Zawahiri », cité p. 409.

lui-même les présupposés d'une rhétorique islamiste martelée sur des centaines de pages ? Ce n'est pas si évident. Voilà en partie la raison pour laquelle un projet de livre équivalent a récemment suscité une polémique aux Etats-Unis (*Le Monde* du 29 janvier). C'est également pourquoi la publication de cette littérature haineuse en français aurait gagnée à être entourée de plus amples éclairages. Lorsque les plumes d'Al-Qaida délirent à propos de l'Amérique, par exemple. Lorsqu'elles prétendent énoncer la vérité éternelle de l'islam, aussi.

Un seul exemple : Abdallah Azzam affirme à plusieurs reprises que « le mot "jihad" signifie uniquement le combat armé » ; il assure également que celui-ci est un devoir imprescriptible pour chaque fidèle et qu'« il n'y a pas de différence entre celui qui abandonne le jihad et celui qui rompt le jeûne du mois de ramadan sans excuse ». Les auteurs du recueil auraient peut-être pu replacer ces assertions (péremptoires) dans la longue histoire de la théologie musulmane. Rappelé, surtout, les diverses significations (spirituelles) que l'islam a attachées à la notion de jihad, et qui sont pour le moins irréductibles aux « recommandations tactiques » façon Ben Laden.

Faute de quoi, c'est la tradition islamique tout entière qui risque d'être définitivement assimilée à sa caricature meurtrière, telle qu'Abdallah Azzam la formulait de façon assez lapidaire : « Le jihad, le fusil et c'est tout. Pas de négociation, pas de conférence, pas de dialogue. »

Jean Birbaum

Mazagao, nouvelle frontière

Laurent Vidal relate l'aventure d'une garnison de militaires portugais, déplacés des côtes africaines aux confins de l'immense Brésil

MAZAGAO
La ville qui traversa l'Atlantique Du Maroc à l'Amazonie (1769-1783) de Laurent Vidal. Postface de Jean Duvignaud Aubier, « collection historique », 320 p., 22,50 €.

C'était le dernier préside des Portugais sur la côte marocaine. Ils en avaient semé une demi-douzaine dès la fin du XV^e siècle, utiles jalons vers l'Afrique et l'Inde, tous repris par les Maures cent ans plus tard. Tous sauf Mazagao (aujourd'hui El-Jadida). Pendant trois siècles, ce comptoir joua consciencieusement son rôle d'épine plantée dans la chair chérifienne. Il soutint quelques sièges, organisa quelques rezzous, mais vécut la plupart du temps en bonne intelligence avec les populations locales. On y vit se développer une sorte de culture d'avant-poste faite de ténacité, de fièvre obsidionale et de goût pour l'héroïsme inutile. Un petit groupe, une place forte sur la frontière, et, de l'autre côté, un vide menaçant, tentant, angoissant. Au temps des Lumières, il y avait là des aristocrates en séjour de courte durée qui cherchaient à se faire remarquer, ou oublier, selon les cas. Des paysans militarisés de force, harassés par les corvées et les escarmouches, et des colons installés depuis plusieurs générations. Comme partout dans l'empire, les religieux étaient nombreux.

Tout cela, naturellement, coûtait fort cher aux Portugais. L'époque était alors très difficile pour le petit royaume. Il avait subi le tremblement de terre, les Anglais menaçaient les Indes, l'Espagne remettait en question les frontières du Brésil, où les mines d'or commençaient à décliner, et l'emprisonnement brutal des jésuites avait perturbé des consciences. Il fallait pour maintenir le cap toute la poigne de Pombal, assisté de ses deux frères, dont l'un tenait l'Inquisition et l'autre les colonies. Ce dernier, Mendonça Fur-



Mazagao, photographié par Gérard Rondeau

tado, décida en 1769 d'arrêter les frais, d'abandonner Mazagao et sa forteresse, après l'avoir piégée pour une dernière nique aux Maures : il en mourut beaucoup. Mais que faire de la garnison ? Tous ces gens – environ 2 000 – ne savaient pas faire grand-chose hormis soutenir des sièges et contester leurs dirigeants : un ramassis de héros criailleurs tout à fait impropres à la vie en métropole et certainement pas aux urbanités de Lisbonne. Tout le monde au gouvernement en convenait. Ils venaient d'ailleurs pour la plupart des Açores, ou du nord du Portugal. On parqua donc ces réfugiés loin du centre, dans le quartier de Belém, à l'ombre du splendide monastère des Jeronimos. Ils y restèrent six mois, et beaucoup semble-t-il y moururent dans le plus grand dénuement.

Mendonça Furtado connaissait bien le Para, l'Amazonie portugaise, qu'il avait gouvernée pendant dix

ans. Il savait combien cette colonie manquait de bras, il connaissait aussi, et redoutait, l'appétit des voisins espagnols et surtout français qui convoitaient alors des lambeaux de ce territoire sous-peuplé.

HÉROS DÉCATIS

C'est donc au Para qu'on achemina – qu'on déporta – les Mazagaites, comme si on les considérait spécialistes des frontières menacées. Ils formaient un groupe considérable dont on voulut préserver l'unité, parfois sous la contrainte, afin de maintenir l'image d'une poignée de héros coloniaux, symbole glorieux même si, en fin de compte, ils avaient jeté l'éponge. On construisit donc pour eux une ville, quelques baraquements au bord d'un marigot : la Nouvelle Mazagao, non loin de l'actuelle Macapa. Ils y moururent lentement entre héros décatés sans plus jamais avoir l'occasion de défendre quoi que ce soit.

L'historien Laurent Vidal raconte cette superbe histoire avec une compétence méticuleuse. Il a découvert des sources inexplorées et soigné son iconographie. Il montre bien le destin ultérieur des deux Mazagao, dont la chérifienne, au temps du protectorat, était qualifiée de Deauville marocaine. Il souligne le rôle du nationalisme portugais dans l'historiographie subséquente du préside, très présent dans la littérature nationale au XIX^e siècle, recense jusqu'aux fêtes locales qui aujourd'hui encore, dans la bourgade amazonienne, mythifient le passé. Mais on lui sait surtout gré de s'être interrogé sur le point de vue des acteurs – des victimes – de ce qu'en Acadie, à la même époque, on appelait un « dérangement ». Il s'agit surtout de petites gens, les sources sont ici naturellement très ténues et l'auteur doit conjecturer, ce qu'il fait avec humanité et compassion.

Jean Soublin

Des temps qui courent sans savoir où

Georges Balandier interroge la frénésie d'une époque où puissance ne va plus de pair avec civilisation

LE GRAND DÉRANGEMENT
de Georges Balandier. PUF, 120 p., 15 €.

L'époque est agitée, anxieuse, déboussolée – chacun sait cela. Ce constat global est évidemment insuffisant. Pour dresser un diagnostic des temps présents, il faut décrire en détail ce malaise, analyser ses traits distinctifs, préciser les domaines où il se manifeste. C'est ce que fait Georges Balandier dans ce nouvel essai, bref et dense. Après une série de travaux qui ont renouvelé l'approche des sociétés africaines, le grand anthropologue a entrepris, depuis déjà une vingtaine d'années, d'observer les mutations de notre monde. Plusieurs titres marquants ont rassemblé ses éclairages successifs, notamment *Le Détour. Pouvoir et modernité* (1985), *Le Désordre. Eloge du mouvement* (1988), *Le Dédale. Pour en finir avec le XX^e siècle* (1994), tous publiés chez Fayard. Avec *Le Grand Dérangement*, il brosse sur le vif un portrait de notre « surmodernité ».

Trois traits principaux la caractérisent. En premier lieu, le règne sans

partage du mouvement : tout doit bouger, désormais. Au propre comme au figuré : voyages innombrables, mobilité tous azimuts, largage des amarres. Ce qu'on appelait autrefois « principes », « fondements », ou « nature » sont des antiques perdus de vue. Nous explorons à tâtons de « nouveaux Nouveaux Mondes » dont nous sommes à la fois créateurs et explorateurs, qu'il s'agisse des expérimentations avec le vivant, des communications informatiques ou des proliférations d'images et de présences virtuelles. Pour Balandier, ce n'est donc pas la fin (de l'Homme, de l'Histoire, du Progrès) qui caractérise notre présent, mais bien plutôt une sorte d'agitation multiforme. Les « surmodernes » : des animaux malades du mouvement.

UNIVERSEL « À QUOI BON ? »

Dans cette fuite en avant, les frontières se brouillent. On ne sait plus clairement qui est qui, ni qui fait quoi. Les identités – sexuelles, culturelles, sociales – deviennent floues. Il y a de moins en moins « d'autre », et corrélativement moins de « soi ».

Ce qu'on appelle « humain » n'est plus du tout clair. Toutes les lignes de partage paraissent ainsi estompées, y compris celles qui délimitaient la distinction entre réel et virtuel. Émerge une réalité métisse, faite de métal et de pixels, ou d'images confondues avec la peau. Ce qui pouvait découper clairement le monde est en voie de remaniement et de rupture. Plus encore, toute idée de limite se trouve mise en cause. Ce temps a pour l'excès une fascination constante. Voilà globalement le deuxième trait.

Le troisième, c'est qu'aucun projet, aucun horizon clairement formulable ne conduit plus ce chambardement général. L'ensemble du mouvement ne se dirige pas vers un but qu'on puisse se représenter. De même que s'efface l'attention envers le passé, le souci de l'avenir est en voie de disparition. Dans l'avènement de cet éternel présent, une sorte d'universel « à quoi bon ? » se répand. Chacun, par exemple, constate la fabuleux pouvoir des techniques et de la médecine mais doute qu'il rende la vie meilleure et heureuse. Un décalage

croissant s'instaure, souligne Balandier, entre la puissance de cette société en voie de mondialisation et sa capacité civilisatrice, qui semble aujourd'hui faible ou nulle.

Le constat est sombre, même si la description est lumineuse. On pourra regretter que cette fresque du débousolement présent laisse de côté la difficile question de ses causes profondes, et n'indique finalement nul remède. Peut-être ne sont-ils plus audibles. En choisissant pour titre *Le Grand Dérangement*, Georges Balandier emprunte l'expression à l'histoire des Acadiens insoumis, qui ont désigné ainsi, au XVIII^e siècle, leur expulsion de Nouvelle-Écosse. Notre situation est autre : nous sommes des « émigrés dans le temps », qui inventons de nouveaux mondes nous coupant de l'ancien, nous faisant perdre de vue le passé comme l'avenir. Qui donc nous les rendra, si toutefois c'est possible ? Les historiens n'ont pas ce pouvoir... C'est au politique, évidemment, qu'en appelle l'anthropologue. Mais, discrètement, tout à la fin, et sans grande illusion.

Roger-Pol Droit

Aux sources d'une foi

Guy Stroumsa analyse la mutation religieuse qui donna naissance à la civilisation occidentale

LA FIN DU SACRIFICE
Les mutations religieuses de l'Antiquité tardive de Guy G. Stroumsa. Ed. Odile Jacob, 224 p., 24,50 €.

Le sacrifice se tient au cœur de tous les cultes de l'Antiquité gréco-romaine, acte majeur de la vie religieuse autour duquel se rassemble la communauté, qu'elle soit civique, villageoise ou ethnique. Depuis Guillaume Budé, on s'interroge sur les conditions qui ont permis le passage de ce monde-là à une société chrétienne marquée notamment par le refus du sacrifice.

Dans une brillante série de quatre leçons au Collège de France, Guy Stroumsa élargit le propos et apporte des éléments de réponse quelquefois inattendus mais toujours stimulants. Il élargit le propos en ce sens qu'il estime, à juste titre, que la question n'est pas tant celle du passage du paganisme au christianisme, ou du polythéisme au monothéisme, notions souvent floues et peu opératoires, que celle du changement radical des cadres de la civilisation, d'une modification en profondeur de la nature même du phénomène religieux. Mutation religieuse qui crée les fondements de la civilisation occidentale et dont il n'est dès lors plus nécessaire de souligner l'intérêt.

Quatre révolutions lentes se combinent pour constituer cet univers religieux totalement nouveau : la transformation psychologique des individus qui s'intéressent de façon croissante à l'avenir de la personne après la mort, le développement de religions fondées sur un texte ou un corpus de textes, le remplacement des sacrifices sanglants et publics par d'autres formes de rituels religieux à la fois collectifs et individuels, enfin la création d'une communauté religieuse dont les membres, volontaires, partagent une foi commune, remplaçant ainsi la religion civique qui s'impose à toute la cité sans que le citoyen ait à adhérer. Or, dans tous ces domaines, la pensée et la pratique chrétiennes ne peuvent s'expliquer par une évolution interne de la culture gréco-romaine, quels que soient les rapprochements que l'on peut être tenté de faire avec la sagesse stoïcienne ou les cultes à mystères.

Pour Stroumsa, seul le détournement du judaïsme permet de comprendre ces mutations en profondeur : « C'est avec des armes juives que le christianisme conquiert l'Empire romain. » Ainsi, alors que le philosophe grec apprend à accepter la mort, inévitable loi de nature, le chrétien se révolte contre l'idée de la mort et ne parvient à la surmonter qu'en développant une théorie de l'Au-delà qui plonge ses racines dans les doctrines juives de la rétribution du Bien et du Mal. Par là, il impose l'idée que l'éthique appartient au domaine du religieux, conception totalement étrangère au paganisme antique pour lequel la morale est affaire individuelle sans dimension religieuse.

Faut-il insister sur ce que le christianisme doit à la tradition juive du Livre, même si le corpus chrétien fut long à se constituer comme tel ? Déjà au II^e siècle, les chrétiens apparaissent aux païens comme amateurs de livres et écrivains prolifiques. Comme le suggère fortement Stroumsa, ne faut-il pas considérer que l'idée chrétienne de constituer un corpus de textes authentiques, un Nouveau Testa-

ment canonique, naît de la compétition avec les rabbins auteurs de la *Mishna* à la fin du II^e siècle ? Ainsi les deux religions, qui s'appuient sur le même corpus scripturaire – l'Ancien Testament – fournissent-elles chacune leur commentaire, leur interprétation propre, soulignant leur éloignement décisif. Quant à la fin du sacrifice, le judaïsme joue le rôle de pionnier involontaire puisque, par deux fois, la destruction du Temple de Jérusalem, unique lieu autorisé de sacrifice, a obligé les chefs de la communauté à inventer d'autres rites collectifs. Lors de l'exil à Babylone, on a rassemblé la communauté autour de la Torah ; après l'incendie de 70, une nouvelle relation avec Dieu, individuelle et muette, se substitue à l'évidence du sacrifice public.

Certes, chez les chrétiens, un sacrifice fonde la foi nouvelle, mais réalisé une fois pour toutes ; prière, aumône, jeûne, comme dans le judaïsme rabbinique, établissent au quotidien la relation entre le fidèle et Dieu, sans aucune assurance d'être écouté et exaucé. Lorsque le christianisme triomphant interdit les sacrifices païens, il abolit du même coup la marque visible du pouvoir de l'État dans les provinces, et contraint à une certaine dissolution des communautés civi-

La question n'est pas tant celle du passage du paganisme au christianisme que celle d'une modification en profondeur de la nature même du phénomène religieux

ques. Désormais, les identités individuelles et collectives ne se mesurent plus en termes culturels mais religieux.

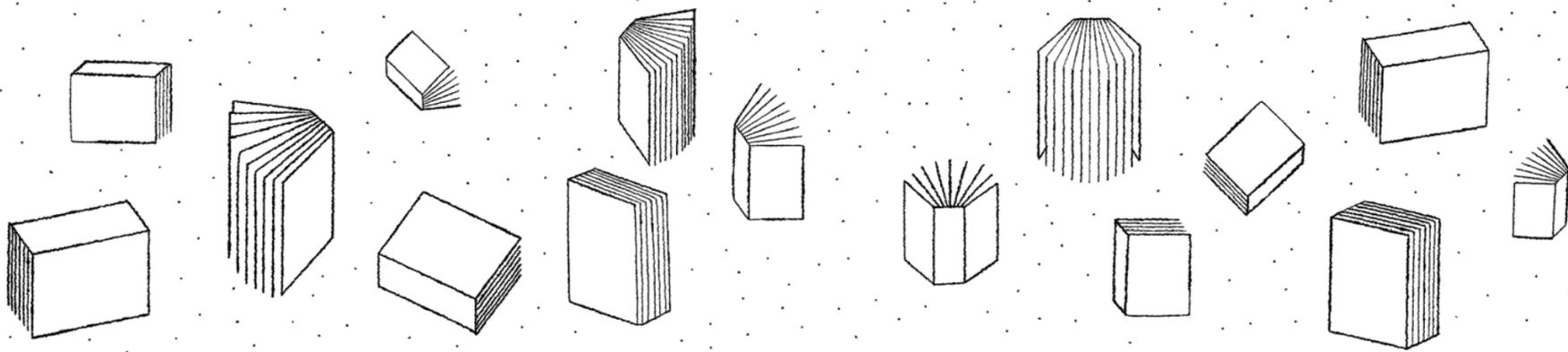
A cela s'ajoutent d'autres raisons d'affrontement entre païens et chrétiens. Non pas un débat autour de notions comme le polythéisme et le monothéisme, mais la place même de la religion dans la société. Pour un païen comme Celse, la religion est d'abord une question de tradition culturelle, et nier la religion traditionnelle revient à saper les fondements mêmes de la société ; pour le chrétien Origène, la nouvelle religion est d'abord une vérité fondée sur la révélation divine, et ne peut souffrir de mise en cause.

Tout sépare ces deux visions du religieux condamnées à s'exclure l'une l'autre et donc à nourrir l'intolérance. Mais le plus neuf dans l'essai de Guy Stroumsa réside sans aucun doute dans la démonstration que « tous les aspects de la religion "nouvelle" qui émerge dans l'Antiquité tardive, le judaïsme semble les avoir expérimentés avant les autres systèmes religieux ». En d'autres termes, c'est grâce à son héritage juif que le christianisme sut innover et créer les nouveaux cadres religieux de la civilisation gréco-romaine. Hypothèse audacieuse, mais que la rigueur de l'exposé et la force des arguments transforment le plus souvent en conviction.

Maurice Sartre

RENTRÉE LITTÉRAIRE

ILLUSTRATIONS : L. KOECHLIN



Sélection Un choix large, non exhaustif, de romans français et étrangers et d'essais proposé par l'équipe du « Monde des livres »

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Même si l'ombre portée du dernier roman de **Michel Houellebecq** est considérable (son tirage initial excéderait 200 000 exemplaires), la rentrée, en littérature française, ne se résume évidemment pas à cette *Possibilité d'une île* qui sort le 31 août chez Fayard. Avec un nombre de titres relativement stable par rapport à l'an dernier – autour de 450 selon *Livres Hebdo* –, les éditeurs entendent bien contrecarrer l'offensive et faire bonne mesure sur les tables des libraires. Et tout d'abord avec un certain nombre d'autres « poids lourds », parmi lesquels **Alexandre Jardin** et son très étonnant *Roman des Jardins* (Gallimard), **Jean d'Ormesson** avec sa vie rêvée d'un écrivain connu (*Une fête en larmes*, éd. Robert Laffont), **Amélie Nothomb** qui trempe sa plume dans l'*Acide sulfurique* pour épingle le voyeurisme de la télé-réalité (Albin Michel) ou encore **Philippe Claudel** qui, après *Les Ames grises*, signe *La Petite fille de monsieur Linh* (Stock).

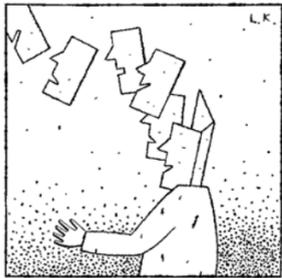
Ces habitués des gros tirages ne devraient pourtant pas éclipser les auteurs confirmés dont certains ont déjà en ligne de mire les prix littéraires d'automne. Parmi les grands romans de la rentrée, on retient celui de **Jean-Philippe Toussaint**, qui, après *Faire l'amour* au Japon, propose de *Fuir* vers la Chine (éd. de Minuit), et celui d'**Alain Fleischer**, qui, à travers la rencontre, à Venise, d'un écrivain et d'une jeune nageuse pragoise, pousse encore un peu plus loin la question du double (*Immersion*, Gallimard). On retrouvera aussi **Sylvie Germain** dans une belle histoire de mémoire et d'amnésie (*Magnus*, Albin Michel), **Vassilis Alexakis** dans une émouvante lettre à l'absente (*Je t'oublierai tous les jours*, Stock), **Nina Bouraoui** et ses adieux impossibles à l'Algérie (*Mes mauvaises pensées*, Stock), **Boualem Sansal**, dans un beau portrait de femmes (*Harraga*, Gallimard), **Olivier Adam**, décidément aussi talentueux pour les adultes que pour la jeunesse (*Falaises*, éd. de L'Olivier), **Régis Jauffret** qui, avec *Asiles de fous*, fait son entrée dans la collection « Blanche » de Gallimard, **Pierrette Fleutiaux** (*Les Amants imparfaits*, Actes Sud) ou encore **Christophe Honoré** (*Le Livre pour enfants*, éd. de L'Olivier).

On notera également le retour de **Catherine Léprent** (*Ces lèvres qui remuent*, Seuil), **Maryline Desbiolles** (*Primo*, Seuil), **Lydie Salvayre** (*La Méthode Mila*, Seuil), **Brigitte Giraud** (*J'apprends*, Stock), **Jérôme Beaujour** (*Dans le décor*, POL), **Jean-Yves Cendrey** (*Les Jouets vivants*, L'Olivier), **Richard Millet** (*Le Goût des femmes laides*, Gallimard), **Raphaël Confiant** (*Adèle et la pacotilleuse*, Mercure de France), **Christophe Donner** (*Bang ! Bang !*, Grasset), **Michèle Gazier** (*Mont-Perdu*, Seuil), **Marie Redonet** (*Diego*, éd. de Minuit), **Pierre Péju** (*Le Rire de l'ogre*, Gallimard), **Philippe Besson** (*Un instant d'abandon*, Julliard), **Alain Sevestre** (*Les Tristes*, Gallimard), **Frédéric Boyer** (*Abraham Remix*, POL), **Laurent Sagalovitch** (*Loin de quoi ?*, Actes Sud) ou encore notre collaborateur **Pierre-Robert Leclercq** (*Le Libraire de la rue Poliveau*, Les Belles Lettres), **Michèle Lesbre** (*La Petite Trotteuse*) chez l'éditrice Sabine Wespieser, dont c'est le seul titre en cette rentrée.

Quelques « petits nouveaux » des rentrées précédentes se lancent dans l'épreuve du deuxième roman, traditionnellement considérée comme révélatrice. Ainsi de la jeune **Anne-Sophie Brasme** (*Le Carnaval des monstres*, Fayard), **Pascal Morin** (*Les Amants américains*, Le Rouergue), **Isabelle Desesquelles** (*La Vie magicienne*, Julliard), **Anna Moï** (*Rapaces*, Gallimard), **Simone Bernard-Dupré** (*Mélopée africaine*, Le Serpent à plumes), **Catherine Locarno** (*Sœurs*, Gallimard), **Colette Guedj** (*L'Heure exquise*, JC Lattès), **Cécile Ladjali** (*La Chapelle Ajax*, Actes Sud), **Thomas B. Reverdy** (*Le Ciel pour mémoire*, Seuil) ou encore **Hafid Aggoune** (*Quelle nuit sommes-nous ?*, éd. Farrago).

A noter encore :
Eliette Abécassis : *Un heureux événement*, Albin Michel.

Cookie Allez : *Le Masque et les Plumes*, Buchet-Chastel.
Nathalie Azoulay : *Les Manifestations*, Seuil.
Yves Bichet : *Le Porteur d'ombre*, Fayard.
Patrick Besson : *Saint-Sépulcre I*, Fayard.
Robert Bober : *Laissées pour compte*, POL.
Jordi Bonells : *Dieu n'est pas sur la photo*, éd. Liana Levi.
Clémence Boulouque : *Chasse à courre*, Gallimard.
Anne Bragance : *Danseuse en rouge*, Actes Sud.
Hannelore Cayre : *Toiles de maître*, éd. Métailié.
Bernard Chambaz : *Kinopanorama*, éd. Panama.
Hélène Cixous : *L'Amour même*, Galilée.
Ariel Denis : *Le Dossier Meyer-Devembre*, éd. du Rocher.
Yolaine Destremau : *Celle qui triomphe*, Maren Sell éditeurs.
David Foenkinos : *En cas de bonheur*, Flammarion.
Alain Gerber : *Lady Day*, Fayard.
Thomas Gunzig : *Kuru*, Au Diable Vauvert.
Xavier Hanotte : *L'Architecte du désastre*, Belfond.
Jean Hatzfeld : *La Ligne de flottaison*, Seuil.
Thierry Hesse : *Jura*, Champ Vallon.



Henriette Jelinek : *Le Destin de Iouri Voronine*, éd. de Fallois.
Yasmina Khadra : *L'Attentat*, Julliard.
Nathalie Kuperman : *J'ai renvoyé Marta*, Gallimard.
Eric Laurent : *Clara Stern*, éd. de Minuit.
Gilles Leroy : *Champ secret*, Mercure de France.
Michel Leydier : *Aux diables ! : des hommes qui pleurent*, Le Serpent à plumes.
Virginie Lou : *De la vie et autres chienneries*, Joëlle Losfeld.
Guyette Lyr : *La Saison des hommes*, Actes Sud.
Pierre Mérot : *L'Irréaliste*, Flammarion.
Isabelle Minière : *Un Couple ordinaire*, Le Dilettante.
Richard Morgiève : *Vertig*, Denoël.
Véronique Ovaldé : *Déloger l'animal*, Actes Sud.
Alice de Poncheville : *La Martre*, L'Olivier.
Nathalie Rheims : *Le Cercle de Megiddo*, Leo Scheer.
Pierre-Jean Rémy : *Un Grand homme*, Albin Michel.
Yasmina Reza : *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer et Nulle part*, Albin Michel.
Mathieu Riboulet : *Le Corps des anges*, Gallimard.
Gabrielle Rolin : *Rappels à l'ordre*, Arléa.
Noureddine Saadi : *La Nuit des origines*, éd. de L'Aube.
Dominique Souton : *Le Gynécologue amoureux*, L'Olivier.
François Taillandier : *La Grande intrigue*, Stock.
Bruno Tessarech : *La Femme de l'analyse*, Buchet-Chastel.
Alain Vircondelet : *Les Derniers Jours de Casanova*, Flammarion.
Frédéric Vitoux : *Le Roman de Figaro*, Fayard.
Cécile Wajsbrot : *Mémorial*, Zulma.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

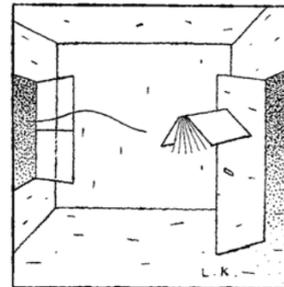
Belle et riche rentrée en littérature étrangère, où abondent à la fois les grands noms et les ouvrages intéressants, dans une production à peu près stable par rapport à 2004 (214 titres contre 221, selon l'hebdomadaire *Livres Hebdo*). Comme chaque année, la moitié des ouvrages traduits le sont de l'anglais, en provenance notamment des Etats-Unis (**Paul Auster** – *Brooklyn Follies* – très attendu bien que décevant, ou **Russell Banks** – *American Darling* – chez Actes Sud, mais aussi *Le Cercle des initiés*, de **T.C. Boyle**, chez Grasset, *Lunar Park*, de **Bret Easton Ellis**, chez Robert Laffont, *Les Aventures de Lucky Pierre*, de **Robert Coover**, au Seuil, ou *La Légende d'une servante*, de **Paula Fox**, chez Joëlle Losfeld), d'Irlande (**Colm Toibin**, *Le Maître*, éd. Robert Laffont), du Canada (*L'Odyssée de Pénélope*, de **Margaret Atwood**, Flammarion), d'Australie (*Cloudstreet*, de **Tim Winton**, Rivages), d'Angleterre (*Chaucer*, de **Peter Ackroyd**, éd. Philippe Rey, un nouveau **Salman Rushdie**, *Shalimar le clown*, et le dernier roman du Prix Nobel **V.S. Naipaul**, *Semences magiques*, chez Plon). Du côté de l'espagnol, de très grandes originalités latino-américaines, avec les Argentins **César Aira** (*Les Nuits Flores et Varamo*) et **Alan Pauls** (*Le Passé*), chez Christian Bourgois, ou le Cubain **Virgilio Piñera** (*La Chair de René*, Calmann-Lévy), et beaucoup de brio de la part du Chilien **Mauricio Escobar** (*Sartre et la citronette*, éd. Métailié), tandis que les Espagnols **Juan Goytisolo** (*Et quand le rideau tombe*) et **Antonio Muñoz Molina** (*Fenêtre de Manhattan*) sont à paraître chez Fayard et au Seuil. D'Europe, encore, plusieurs Italiens passionnants (**Rosetta Loy**, qui passe chez Albin Michel avec *Noir est l'arbre des souvenirs*, *bleu l'air*, ou le Sicilien **Roberto Alajmo**, *Un cœur de mère*, chez Rivages, mais aussi le très beau Michele Mari, *Tout le fer de la tour Eiffel*, au Seuil, et le remarquable livre de **Goliarda Sapienza**, *L'Art de la joie*, Viviane Hamy), l'un des plus grands auteurs portugais contemporains chez Christian Bourgois (**Antonio Lobo Antunes**, *Bonsoir les choses d'ici-bas*), un **Arto Paasilinna** (Finlande) très attendu chez Denoël, *Un homme heureux*, un roman en allemand de **Gila Lustiger**, qui est aussi éditrice en France (*Nous sommes*, Stock) et le dernier texte du Danois **Jens Christian Grondahl**, *Sous un autre jour*, chez Gallimard. Enfin, chez Gallimard toujours, l'écrivain turc **Orhan Pamuk** (*Neige*) et chez Calmann-Lévy, l'Israélien Avraham Yehoshua (*Le Responsable des ressources humaines*), tandis que les éditions Zulma publient le grand Coréen **Hwang Sok-yong** (*Le Vieux jardin*) et Philippe Picquier *Je suis l'empereur de Chine*, de **Su Tong**.

A noter encore :
Alban Appelfeld : *Floraison sauvage*, traduit de l'hébreu, éd. de L'Olivier.
Vicki Baum : *Lac aux dames*, traduit de l'allemand, Le Rocher.
Pan Bouyoucas : *L'Homme qui voulait voir la mer*, traduit de l'anglais (Canada) par Daniel Poliquin, éd. Les Allusifs.
Velibor Colic : *Perdido : roman roulette*, traduit du serbo-croate par Mireille Robin, Le Serpent à plumes.
Eugenio Corti : *Caton l'ancien*, traduit de l'italien, De Fallois.
Joseph Coulson : *Le Déclin de la lune*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), éd. Sabine Wespieser.
Zbigniew Domino : *Sibériade polonaise*, traduit du polonais, éd. Noir sur Blanc.
Elvira Dones : *Soleil brûlé*, traduit de l'italien, éd. Anne Carrière.
Alexandra Fuller : *L'Afrique au cœur*, traduit de l'anglais, éd. Les Deux Terres.
Norbert Gstrein : *Le Métier de tuer*, traduit de l'allemand, éd. Laurence Tepper.
George Hagen : *La Famille Lament*, traduit de l'anglais, Belfond.
Kari Hotakainen : *Rue de la Tranchée*, traduit du finnois, JC Lattès.
Eddy Harris : *Jupiter et moi*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), éd. Liana Levi.
Hilda Hilst : *Rutilant néant*, traduit du portugais (Brésil), éd. Caractères.
Gary Indiana : *Trois mois de fièvre*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), Phébus.
Edward P. Jones : *Le Monde connu*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), Albin Michel.
Doris Lessing : *Les Grand-mères*, traduit de l'anglais par Isabelle D. Philippe, Flammarion.
Erlend Loe : *Maria et José*, traduit du norvégien, éd. Gaïa.
Dan Lungu : *Le Paradis des poules*, traduit du roumain, éd. Jacqueline Chambon.
Ivo Michiels : *Les Adieux*, traduit du néerlandais, éd. Comp'act.
Giuseppe Montesano : *Cette vie mensongère*, traduit de l'italien, éd. Métailié.
Yoko Ogawa : *La Formule préférée du professeur*, traduit du japonais, Actes Sud.
Nelida Pinon : *La Salle d'Armes*, traduit du portugais (Brésil), éd. Des Femmes-Antoinette Fouque.

Mario Rigoni Stern : *Le Poète secret*, traduit de l'italien, éd. La Fosse aux ours.
Richard Russo : *P'tit Sam*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), Quai Voltaire.
Gustav Sobin : *Sous les paupières d'une étoile*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), Autrement.
Yoko Tawada : *L'œil nu*, traduit de l'allemand par Bernard Banoun et Train de nuit avec suspects, traduit du japonais, Verdier.
Tarun Tejpal : *Loin de Chandigarh*, traduit de l'anglais (Inde), Buchet-Chastel.
David Foster Wallace : *Brefs entretiens avec des hommes hideux*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), éd. Au Diable Vauvert.
Weichen Su : *Séparations*, traduit du chinois, Bleu de Chine.
Curtis White : *Mémoires de mon père mort devant la télé*, traduit de l'anglais, Le Cherche Midi.

PREMIERS ROMANS

Moins de premiers romans cette année (96, au lieu de 120 l'an dernier), certains grands éditeurs comme Actes Sud et L'Olivier n'en publiant aucun. Cette rarefaction relative laisse le champ libre aux heureux publiés, dont plusieurs se révèlent très bons. Parmi eux, signalons le poète, essayiste et traducteur **Hédi Kaddour**, auteur de *Waltenberg* (Gallimard), **Sorj Chalandon** (*Le Petit Bonzi*, Grasset), **Jacques Dejouy** (*Les Cahiers de Sophie Blancobole*, France Europe Edition) et **Paul Jimenes**, 23 ans seulement, qui écrit *La Conquête de la Pologne* (Flammarion), un premier roman étonnamment mûr. Les blessures d'enfance ont été abordées par plusieurs nouveaux romanciers. Notamment **Patrick-Georges Guillaume** dans *Des cimetières de lune* (Le Serpent à plumes) et **Carlos Batista** dans *Poulailler* (Albin Michel).



A noter encore :
Christine Avel : *Double foyer*, Le Dilettante.
Pascal Béjanin : *Mammo*, Gallimard.
Jean-Marc Benedetto : *Demain je m'enfuis de l'enfer*, Grasset.
Cécile Benoist : *Occasions manquées*, Le Félin.
Julien Blanc-Gras : *Gringoland*, Au Diable Vauvert.
David Bosc : *Sang lié*, Allia.
Michèle Cavalleri : *Frank-Amédée, alias Job*, éd. Le Bruit des autres.
Frédéric Fenkam : *Safari au paradis noir*, L'Harmattan.
Philippe Garnier : *Mon père s'est perdu au fond du couloir*, éd. Melville.
Eric Guillotte : *Novissima Verba*, Le Cherche Midi.
Mohamed Hmoudane : *French Dream*, La Différence.
Thierry Laurent : *Mordre*, éd. Héloïse d'Ormesson.
Catherine Lovey : *L'Homme interdit*, éd. Zoé.
Thomas Nagy : *Clairon*, éd. Les Equateurs.
Christine Navarro : *Le Temps d'un été*, Borée.
Jessica Nelson : *Mesdames, souriez*, Fayard.
Thomas Paris : *Pissenlits et petits oignons*, Buchet-Chastel.
Danièle Pétrès : *La Lecture*, Denoël.
Didier Pourquié : *Ficelles*, éd. Confluences.
Philippe Roger : *Le Soulimoune et autres histoires du paradis*, L'Harmattan.
Vincent Roy : *Les Corps virtuels*, La Table ronde.
Valérie Satin : *Le Chemin de silence*, Le Mot passant.
Orion Scohy : *Volume*, POL.
Emilie de Turkheim : *Les Amants terrestres*, Le Cherche Midi.
Claire Wolniewicz : *Ubiquité*, éd. Viviane Hamy.
Yémy : *Suburban Blues*, éd. Robert Laffont.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

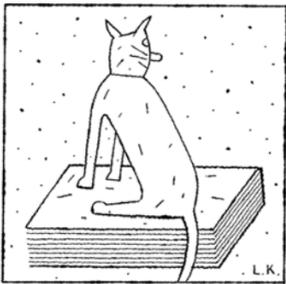
L'édition, en deux volumes, par Doris Jakubec, des romans du grand écrivain suisse **Charles-Ferdinand Ramuz** (Gallimard, « Pléiade ») permettra de mettre l'écrivain vaudois à sa vraie place, qui n'est pas étroitement régionale. Dans la « Pléiade » toujours, est annoncée une *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*. A propos de la littérature de nos voisins d'outre-Manche, signalons également l'essai de **Carlo Ginzburg**, *Nulle île n'est une île : quatre regards sur la littérature anglaise* (Verdier) ; enfin **Jane Dunn** se penche sur la relation entre *Virginia Woolf* et *Vanessa Bell* : *une très intime conspiration* (Autrement). Du côté des sommes, **Charles Dantzig** propose un *Dictionnaire égoïste de la littérature française* (Grasset). Enfin, en « Bouquins », chez Laffont, moins subjectifs, deux ensembles : *Histoire et art de l'écriture*, de **Jérôme Peignot**, et une anthologie d'**Yves Hersant**, *Mélancolies*.

A noter encore :
Balzac : *Nouvelles complètes*, deux volumes, Gallimard, « Quarto ».
Joris-Karl Huysmans : *Romans*, Robert Laffont, « Bouquins ».
Albert Cosseray : *Œuvres complètes*, deux volumes, éd. Joëlle Losfeld.
Georges Henein : *Œuvres*, Denoël.
Georges Darien : *Voteurs I, Omnibus Paul Claudel-Romain Rolland : Une amitié perdue*, édition Gerald Antoine et Bernard Duchatelet, Gallimard.
Edmond About : *Le Roi des montagnes*, Phébus.
Barras : *Mémoires*, édition présentée par Jean-Pierre Thomas, Mercure de France.
Friedrich Hölderlin : *Œuvres poétiques complètes*, traduction de François Garrigue, La Différence.
Attila Jozsef : *Aimez-moi*, œuvre poétique, Phébus.
Giorgio Vasari : *La Vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, Actes Sud.
Henrik Ibsen : *Drames contemporains*, Livre de poche, « Pochothèque ».
Arthur Conan Doyle : *Les Aventures de Sherlock Holmes*, trois volumes, édition bilingue, nouvelle traduction, Omnibus.
Marina Tsvetaeva et **Boris Pasternak** : *Correspondances*, éd. Des Syrtes.
François Bott : *Faut-il revenir de Montevideo ?*, Le Cherche Midi.
Jacques Le Rider : *Malwida von Meysenburg : une Européenne au XIX^e siècle*, Bartillat.
Patrick Besnier : *Alfred Jarry*, Fayard.
Jean-Jacques Lefrère : *Jules Laforgue*, Fayard.
Viola Massenet : *Alain-Fournier*, Flammarion.
Silvio Perrella : *Calvino*, éd. Climats.
Jean Lacouture : *Alexandre Dumas à la conquête de Paris*, Complexe.
Guy Chausinand-Nogaret : *Casanova, biographie*, Fayard.
Angelo Mainardi : *Le Monde secret de Casanova*, Zulma, et aussi, chez le même éditeur, *Cécile de Roggendorff : Lettres d'amour à Casanova*.
Yasmin Hoffmann : *Elfriede Jelinek* (Jacqueline Chambon)
Yann Mortelette : *Histoire du Parnasse*, Fayard.
Michel Butor : *Improvisations sur Flaubert et Sur Rimbaud* deux volumes, La Différence.
Alain Robbe-Grillet : *Préface à ma vie d'écrivain*, Seuil.
Martine Boyer-Weinmann : *La Relation biographique*, Champ Vallon.
Bertrand Leclair : *Verticalité de la littérature : pour en finir avec le jugement critique*, Champ Vallon.
Bernadette Bricout : *La Clé des contes*, Seuil.
Alain Morvan : *Mary Shelley et Frankenstein, itinéraires romanesques*, PUF.
François Ost : *Sade et la loi*, Odile Jacob.
Kadhim Jihad Hassan : *Le Roman arabe (1834-2004)*, Actes Sud.
Alain Viala : *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire*, PUF.
Jean-Louis Backès : *Oreste* (Bayard)
Max Milner : *L'Envers du visible. Essai sur l'ombre*, Seuil.
Gérard de Cortanze : *Le Monde du surréalisme*, Complexe.
Ainsi que le *Cahier de l'Herne* consacré à **Romain Gary**.

RENTRÉE ESSAIS

PHILOSOPHIE

Arendt, Gracian, Deleuze : ces trois figures fort dissemblables dominent la rentrée dans le domaine philosophique. En premier lieu **Hannah Arendt** (1906-1975), dont on découvrira de l'intérieur le trajet intellectuel avec la publication, en deux volumes, des huit cents pages de son *Journal de pensée* (1950-1973), traduit de l'alle-



mand par Sylvie Courtine-Denamy (Seuil), mais aussi la traduction de *Responsabilité et jugement* (Payot), tandis que **Laure Adler**, en cheminant *Dans les pas de Hannah Arendt* (Gallimard) reconstitue l'itinéraire de cette philosophe et journaliste hors normes.

On lira d'autre part **Baltasar Gracian** (1601-1658), paradoxal jésuite espagnol du XVII^e siècle, qui influença notamment Schopenhauer et de nombreux autres penseurs. Cet inconnu célèbre sera à explorer, dans sa diversité et son ampleur, grâce à un gros volume, traduit et présenté par Benito Pelegrin, rassemblant ses *Traité politiques, esthétiques et éthiques* (Seuil).

Enfin, il y aura dix ans en novembre que disparaissait le philosophe **Gilles Deleuze** (1925-1995), auteur d'une des œuvres les plus originales et les plus fécondes du XX^e siècle. A l'occasion de cet anniversaire, plusieurs publications, notamment : **Claude Jaegle**, *Portrait oratoire de Gilles Deleuze aux yeux jaunes* (PUF) ; **Monique David-Mesnard**, *Deleuze et la psychanalyse* (PUF) ; **Anne Sauvagnargues**, *Deleuze et l'art* (PUF), et deux volumes collectifs aux éditions Hermann, regroupant des textes d'amis et de proches.

A noter encore :
Bruce Brégot : *La Découverte du quotidien*, Allia.
Ernst Cassirer : *Le Problème de la connaissance dans la philosophie et la science à l'époque moderne*, tome II, éd. du Cerf.
Leo Strauss : *La Philosophie politique de Platon*, L'Éclat.
Allan D. Fitzgerald : *Encyclopédie saint Augustin*, éd. du Cerf.
Pascal Engel et Richard Rorty : *A quoi bon la vérité ?*, Grasset.
William James : *La volonté de croire*, Les Empêcheurs de penser en rond.
Henri Pena-Ruiz : *Grandes légendes de la pensée*, Flammarion.
Robert Misrahi : *100 mots sur l'Éthique de Spinoza*, Les Empêcheurs de penser en rond.
Jean Picq : *Philosophies politiques pour notre temps*, Yves Cusset : *Un parcours européen*, Odile Jacob.



Fernando Savater : *Sur l'art de vivre et choisir la liberté*, Calmann-Lévy.
Raymond Aron : *Démocratie*, Gallimard, « Quarto ».
Dimitri Gutas : *De la pensée grecque à la culture arabe*, Aubier.
Bernard Williams : *Vérité et véracité. Essai de généalogie*, Gallimard.
Joseph Cohen : *Le Spectre juif de Hegel*, Galilée.
Jean-François Mattéi (dir.) : *Nietzsche et le temps des nihilismes*, PUF.
Julia Kristeva : *La Haine et le Pardon*, Fayard.
Stéphane Lojkine : *Image et subversion*, Jacqueline Chambon.
Alain Renaut : *Qu'est-ce qu'un peuple libre ?*, Grasset.
François Jullien : *Conférence sur l'efficacité*, PUF.
Slavoj Žižek : *Bienvenue dans le désert du réel*, Flammarion.
Günther Anders : *Hiroshima est partout*, Seuil.
Jacques Rancière : *Chronique des temps consensuels*, Seuil.
Jean-Luc Nancy : *Le Commerce de la pensée*, Galilée.

SOCIOLOGIE

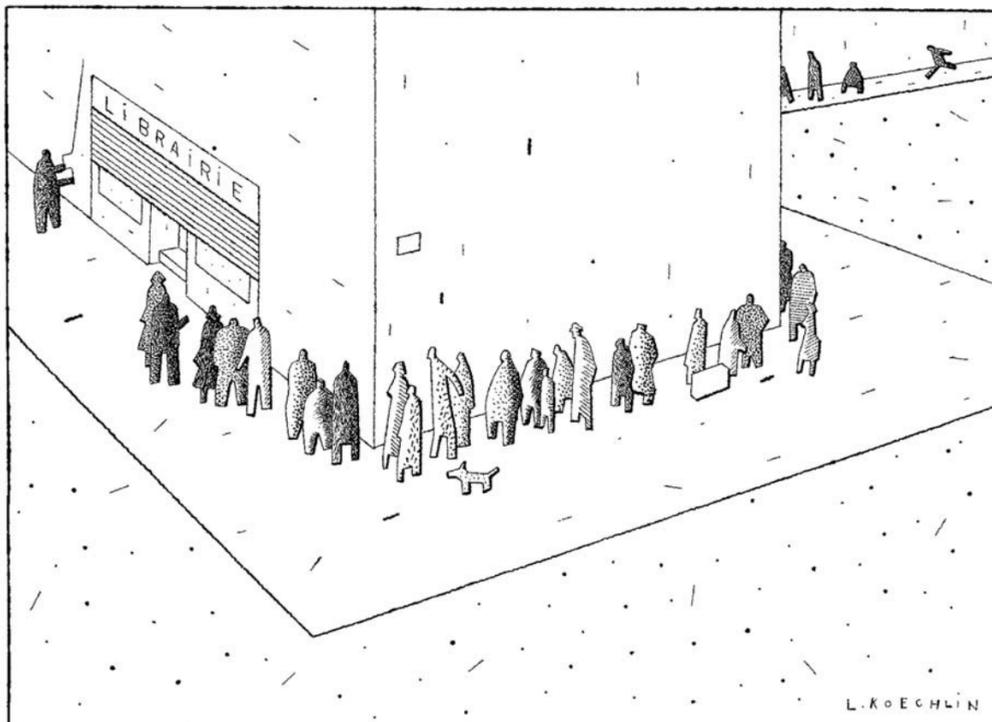
Aux frontières de l'anthropologie, de l'histoire des idées et de la sociologie, un important travail de **Philippe Descola**

interroge l'idée même de culture, en montrant que seul l'Occident moderne a fabriqué l'opposition nature-culture, les autres peuples et civilisations adoptant des partages différents de l'humain et du non-humain. *Par-delà nature et culture* paraît dans la Bibliothèque des sciences humaines (Gallimard).

Les risques suscités par l'emballage des industries et des mécanisations de toutes sortes est au cœur de plusieurs réflexions, notamment celle d'**André Lebeau**, qui publie *L'Engrenage de la technique. Essai sur une menace planétaire* (Gallimard), et celle de **Georges Charpak** et **Richard Garwin**, dont on annonce *De Tchernobyl en Tchernobyl. Feux follets et champignons nucléaires* (Odile Jacob), tandis que les analyses philosophiques de **Gilbert Simondon** sont regroupées dans *L'Invention dans les techniques. Cours et conférences* (Seuil).

Autre trait de nos sociétés, le retour de l'antisémitisme fait lui aussi l'objet de plusieurs publications, parmi lesquelles *Psychologie de l'antisémitisme*, d'**Imre Hermann**, aux éditions de l'Éclat, et *Le Nouvel Antisémitisme*, d'**Alexis Lacroix**, aux éditions de La Table ronde.

A noter encore :
Charles Malamoud : *La Danse des pierres – Etudes sur la scène sacrificielle dans l'Inde ancienne*, Seuil.
Luc de Heusch : *La Transe*, Complexe.
Frédéric Monneyron : *La Mode et ses enjeux*, éd. Klincksieck.
Jean-Claude Guillebaud : *La Force de conviction – A quoi pouvons-nous croire ?*, Seuil.
Bernard Rimé : *Le Partage social des émotions*, PUF.



HISTOIRE

Rentrée dominée par deux dictionnaires capitaux (*La Police : histoire et dictionnaire*, de **Michel Auboin**, **Arnaud Teyssier** et **Jean Tulard** (éd. Robert Laffont, « Bouquins »), et le *Dictionnaire de l'Antiquité*, dirigé par **Jean Leclant**, **Monique Trédé-Boulmer**, **Jean Andreau** et **Luc Brisson** (PUF), ainsi qu'une offensive de « classiques » : **Eugenio Garin** (*L'Humanisme italien*, Albin Michel), **Paul Veyne** (*L'Empire gréco-romain*, Seuil), **Nicole Loraux** (*La Tragédie d'Athènes*, Seuil), **Walter Burkert** (*Homo necans. Rites sacrificiels et mythes de la Grèce ancienne*, Les Belles Lettres), **Luciano Canfora** (*La Démocratie. Histoire d'une idéologie*, Seuil), **Joan Scott** (*Parité ! L'universel et la différence des sexes*, Albin Michel), **Pierre-Vidal Naquet** (*La Guerre des Juifs*, Bayard).

A noter encore :
Georges Duby : *Le Dimanche de Bouvines*, Gallimard, réédition.
Mona Ozouf : *Varennes. Le Régicide de la royauté*, Gallimard.
Antoine Lilti : *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Fayard.
Jean-Paul Poirier : *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Odile Jacob.
Alessandro Barbero : *Waterloo*, Flammarion.
Olivier Chaline : *Le Règne de Louis XIV*, Flammarion.
Gilbert Mercier : *Madame de Prie*, éd. du Félin.
Philip Short : *Mao Tsé Toung*, Fayard.
Gérard Unger : *Aristide Briand*, Fayard.
Alfonso Scirocco : *Garibaldi*, Payot.
Bertrand Schnerb : *Jean Sans Peur*, Payot.
Thierry Wanegfellen : *Catherine de Médicis*, Payot.
Denis Crouzet : *Catherine de Médicis*, Albin Michel.
Jean-Michel Gaillard : *Louis XVI*, Tallandier.
Ivan Cloulas : *César Borgia*, Tallandier.
Pierre Cosme : *Auguste*, Perrin.
Jean-Christophe Notin : *Leclerc*, Perrin.
Dominique Missika : *Berty Albrecht*, Perrin.
Giovanni Miccoli : *Pie XII*, éd. Complexe.

Simon Sebag Montefiore : *Staline. La cour du tsar rouge*, éd. des Syrtes.
Richard Lourie : *Sakharov, une biographie*, éd. Noir sur Blanc.
Philippe Simonnot : *Les papes, l'Eglise et l'argent*, Bayard.
Alain Corbin : *Le Ciel et la Mer*, Bayard.
Myriam Yardeni : *Enquête sur l'identité de la « nation France »*, Champ Vallon.
Michel Kerautret : *Histoire de la Prusse*, Seuil.
Pierre Milza : *Histoire de l'Italie*, Fayard.
Joël Cornette : *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, Seuil.
Albert Desbiens : *Histoire des Etats-Unis*, éd. Nouveau Monde.



Jacques Lacoursière : *Histoire du Québec*, éd. Nouveau Monde.
Collectif : *Nouvelle Histoire de la Belgique contemporaine, tome I*, éd. Complexe.
Collectif : *Histoire du peuple serbe*, L'Age d'homme.
François Hartog : *Anciens Modernes Sauvages*, éd. Galaade.
René Rémond : *Les Droites aujourd'hui*, éd. Audibert.
Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire : *La*

Michelle et Vincent Chalmeton : *Sigmund Freud*, éd. Economica.
Juan-David Nasio : *L'Édipe, le concept le plus fondamental de la psychanalyse*, Payot.
Nina Coltart : *Bouddhisme et psychanalyse*, Payot.
Robert Neuberger : *Les familles qui ont la tête à l'envers. Revivre après un traumatisme familial*, Odile Jacob.
Pierre Buser : *L'Inconscient aux mille visages*, Odile Jacob.
Ginette Rimbault, Patrick Ayoun et Luc Masardier : *Questions d'inceste*, Odile Jacob.
Marie Balmay : *Le Moine et la Psychanalyste*, Albin Michel.
Michela Marzano : *La Fidélité, ou l'amour à vif*, Buchet-Chastel.
James Hillman : *La Fiction qui soigne*, Payot.

MUSIQUE

Claude Debussy : *Correspondance*, Gallimard.
Lucie Kayas : *André Jolivet*, Fayard.
Jean Starobinski : *Les Enchanteresses*, Seuil.
Christian Poché : *Dictionnaire des musiques de la Méditerranée*, Fayard.

ESSAIS CONTEMPORAINS

La personnalité, la stratégie et l'ambition du président de l'UMP, Nicolas Sarkozy, et surtout le rapport conflictuel qu'il entretient avec Jacques Chirac donnent beaucoup de grain à moudre aux analystes politiques et aux échetiers : **Victor Noir**

rents horizons disciplinaires. Tandis que **Renaud Dehousse** tire les leçons des « non » au référendum sur la Constitution (*La fin de l'Europe*, Flammarion), **Bernard Stiegler** propose une réflexion philosophique sur la généalogie intellectuelle d'une unification politique toujours à venir, avec les deux tomes de son *Constituer l'Europe* (Galilée). Du côté de la sociologie, **Ulrich Beck** utilise sa conception du « risque » pour penser le devenir du continent au sein d'un monde globalisé (*L'Europe cosmopolitique*, éd. Aubier), et **Zygmunt Bauman** analyse les métamorphoses de la souveraineté dans *La société assésée* (éd. Jacqueline Chambon). L'histoire européenne est porteuse d'espoir, mais elle a souvent apporté la guerre et l'oppression de masse : le totalitarisme est-il le don de l'Europe à l'humanité ?, demande **Edgar Morin** dans *Barbarie et culture européenne* (Bayard). Non, répond **Jean Boissonnat** dans *Dieu et l'Europe* (Desclée de



Brouwer), c'est l'idée de Dieu qui est le cadeau de cette culture à l'esprit universel.

Autre tendance forte, cette année encore, la rentrée littéraire aura *Rendez-vous avec l'islam*, pour reprendre le titre du nouvel essai d'**Alexandre Adler** (Grasset). Plusieurs ouvrages tentent en effet d'explorer les tensions de la tradition musulmane avec la modernité dans ses diverses figures. Avec l'esprit européen, par exemple : sur ce point, on pourra lire *Interpénétrations. L'Islam et l'Europe*, de **Nilüfer Göle** (éd. Galaade), et aussi l'ouvrage dirigé par **Rémy Leveau** et **Khadija Mohsen-Finan**, *Musulmans de France et d'Europe* (éd. du CNRS). Avec l'évolution de la condition féminine, ensuite, qu'analysent aussi bien **Necla Kelek** dans *La Fiancée importée* (éd. Jacqueline Chambon) que **Seyran Ates** dans *La traversée des flammes* (Calmann-Lévy). Avec le nouveau capitalisme globalisé, enfin, **Patrick Haenni** trace les contours de *L'Islam de marché* (Seuil/La République des idées), **Thierry Coville** met en lumière les mutations à l'œuvre au sein de la société iranienne dans *Iran, la révolution invisible* (La Découverte), **Lucie Werther** livrant quant à elle son *Journal d'une Française d'Arabie saoudite* (Plon). Contre la prétention des intégristes à énoncer la vérité de l'islam, **Fethi Benslama** publie une « lettre à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas », sous la forme d'une *Déclaration d'insoumission* (Flammarion). Et sur la tendance des médias à confondre « islam » et « islamisme », **Thomas Deltombe** propose un essai intitulé *L'Islam imaginaire. Les musulmans dans les médias français* (1975-2005).

A noter encore :
Robert Fisk : *La Grande Guerre pour la civilisation*, La Découverte.
Henri Alleg : *Mémoire algérienne*, Stock.
Olivier Todd : *Cartes d'identité. Souvenirs*, Plon.
Philippe Di Folco (dir.) : *Dictionnaire de la pornographie*, PUF.
Alain Badiou : *Circonstances 3. Portée du mot « juif »*, éd. Lignes.
Daniel Sibony : *Création. Essai sur l'art contemporain*, Seuil.
Daniel Bensaid : *Fragments mécréants. Sur les mythes identitaires et la République imaginaire*, éd. Lignes.
Alain Finkielkraut : *Nous autres, modernes. Quatre leçons*, Ellipses.
Alain Sokal : *Pseudoscience et postmodernisme*, Odile Jacob.
Olivier Mongin : *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Seuil.
Gérard Chaliand : *Guerres et civilisations*, Odile Jacob.
Jacques Sémelin : *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Seuil.
Thérèse Delpech : *L'Ensausage. Essai sur le retour de la barbarie au XXI^e siècle*, Grasset.
Emmanuel Loyer : *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil*, Grasset.
Didier Epelbaum : *Pas un mot, pas une ligne, 1994-2004 : Des camps de la mort au génocide rwandais*, Stock.
Robert Broussard, avec Philippe Broussard : *Mémoires*, Stock.
Jacques Sapir : *Quelle économie pour le XXI^e siècle ?*, Odile Jacob.
Jean-Paul Besset : *Impasse de l'homme. Comment ne plus être progressiste sans devenir réactionnaire*, Fayard.
Jean Birnbaum : *Leur jeunesse et la nôtre. L'espoir révolutionnaire au fil des générations*, Stock.
Jean-Claude Casanova : *La Construction européenne*, Louis Audibert.
Claire Snegaroff et Michaël Blum : *Voyage au pays des colons. De Gaza à la Cisjordanie*, Flammarion.
Avraham B. Yehoshua : *Israël : un examen moral*, Calmann-Lévy.
Florence Beaugé : *Algérie, une guerre sans gloire*, Calmann-Lévy.

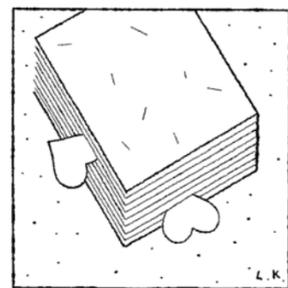
PSYCHANALYSE

Dans ce domaine, un ouvrage collectif, *Le Livre noir de la psychanalyse*, dirigé par **Catherine Meyer** (Les Arènes), entend démontrer les effets dévastateurs de la pratique freudienne. A l'autre extrémité, trois conférences inédites de **Jacques Lacan** qui accompagnaient la sortie des *Écrits* (*Mon enseignement*, Seuil). Jean-Michel Rabaté, de son côté dirige un ouvrage collectif chez Bayard (*Lacan*). Proche du maître, Françoise Dolto laisse une importante *Correspondance* (1938-1988), qui dépasse, notamment par la diversité des correspondants, le seul cadre historique de la psychanalyse (Gallimard). Sous le titre *Dolto... 20 ans après*, Edwige Antier dresse le bilan de l'apport de la psychanalyste dans le domaine des thérapies d'enfants (Robert Laffont).

A noter encore :
Serge Tisseron : *Vérité et mensonge de nos émotions*, Albin Michel.
Wladimir Granoff et Jean-Michel Rey : *Le Transfert de la pensée : une lecture de Freud*, éd. Aubier.
Michel de M'Uzan : *Aux confins de l'identité*, Gallimard.

(pseudonyme) : *Nicolas Sarkozy, ou le destin de Brutus* (Denoël).

Maurice Szafran et Nicolas Dome-nach : *Chirac-Sarkozy, une guerre civile française* (Plon). **Laurent Mauduit** s'intéresse à celui qu'il nomme *Jacques le Petit* (Stock), et deux journalistes retranchés derrière l'anonymat jugent que Dominique de Villepin est *L'Homme qui s'aimait trop* (L'Archipel). Mais la droite n'a pas le monopole des querelles, des déchirements



et des coups bas. Outre des *Entretiens* de **Michel Rocard** (avec Georges-Marc Benamou, éd. Robert Laffont) et un livre de **Lionel Jospin** attendu dans la collection « Le Débat » (Gallimard), **François Bachy** dresse un portrait de **François Hollande** (Plon) et deux autres journalistes, **Marie-Eve Malouins** et **Carl Meeus**, s'intéressent au couple qui forment le leader socialiste et sa compagne, Ségolène Royal (Fayard) ; même sujets pour **Cécile Amar** et **Didier Hassoux** (éd. Privé). Pour prendre un peu de recul, on consultera, chez Fayard, le livre d'**Alain Bergounioux** et **Gérard Grunberg**, *Le Long Remords du pouvoir. Un siècle du Parti socialiste (1905-2005)*. Enfin, d'un autre point de vue, on trouve **Gilles Gaetner**, qui se penche sur *La République des copains* (Flammarion), **Gilles de Jonchey** et **François Derrien** (*Les Frégates de la République*, Fayard) et **Edwy Plenel** sur le procès des écoutes de l'Élysée (*Un procès en France*, Stock). Par ailleurs, l'idée européenne se trouve réévaluée par des auteurs venus de diffé-

« L'Amour philosophique » : le quatrième tome d'une monumentale « Histoire des sodomites » paraît chez H & O

Didier Godard, des sodomites aux gays

L'enseigne, au 37 de la rue César-Lavirotte, est un défi autant qu'un clin d'œil. Alors que la petite ville bourguignonne d'Arnay-le-Duc mise sa notoriété sur les « arts de la table » – Herriot, en route pour son fief lyonnais, n'en manquait pas l'étape gastronomique –, Didier Godard célèbre « L'Art du livre ». Mais sa boutique n'a rien d'une librairie ordinaire. Vouée au marché de l'occasion, elle propose certes un beau rayon consacré à la culture et aux traditions de la région auxquelles l'historien est très attaché, une sélection littéraire de choix aussi, mais c'est l'histoire, essais et biographies, qui domine sans contester son fonds.

Plus singulier, on y trouve les livres dont il s'est servi pour esquisser la première synthèse en français sur l'histoire de l'homosexualité masculine en Occident. Ainsi des livres étrangers, importants ou sans

libre : son père, qui travaille pour la BNP, entraîne toute la fratrie – cinq enfants – de Madagascar en Inde ou en Colombie. Une formation singulièrement ouverte pour un petit Français de l'après-guerre, que le goût des études classiques achève de préserver d'un carcan judéo-chrétien encore prégnant.

Aussi récuse-t-il la vision d'une prise de conscience homosexuelle nécessairement traumatique à l'adolescence. La révélation bouleverse sa vie toutefois. « J'étais, malgré tout, programmé pour le conformisme, Sciences-Po, ENA... et j'aurais sans doute suivi cette voie si j'avais été hétérosexuel. C'est de l'homosexualité que je tiens ma conscience politique », commente Godard, évoquant le parcours similaire de Daniel Guérin, issu de la grande bourgeoisie, qui remit en cause l'idéologie de son milieu pour se convertir au socialisme dans les

« Plus le héros est positif, plus il suscite la sympathie ou l'admiration de ses biographes, et plus il leur est difficile d'admettre qu'il ait pu ne pas être exclusivement hétérosexuel »

équivalent pour le lecteur francophone, n'attendent plus que l'amatour soucieux de vérifier la leçon qu'en a tirée Godard pour composer une « histoire des sodomites » dont le quatrième et dernier volet, *L'Amour philosophique*, paraît aujourd'hui. Les quatre volumes comme son *Dictionnaire des chefs d'Etat homosexuels ou bisexuels*, qui élargit la perspective et accueille quelques figures féminines, sont du reste mis en valeur dès l'entrée.

Didier Godard affiche donc clairement la couleur. Militant de la cause homosexuelle, il a mûri son projet depuis plus de deux décennies, s'est attelé à sa réalisation voilà dix ans. Ce qui explique la publication soutenue de ce regard historique panoramique, en marge des institutions et des reconnaissances publiques.

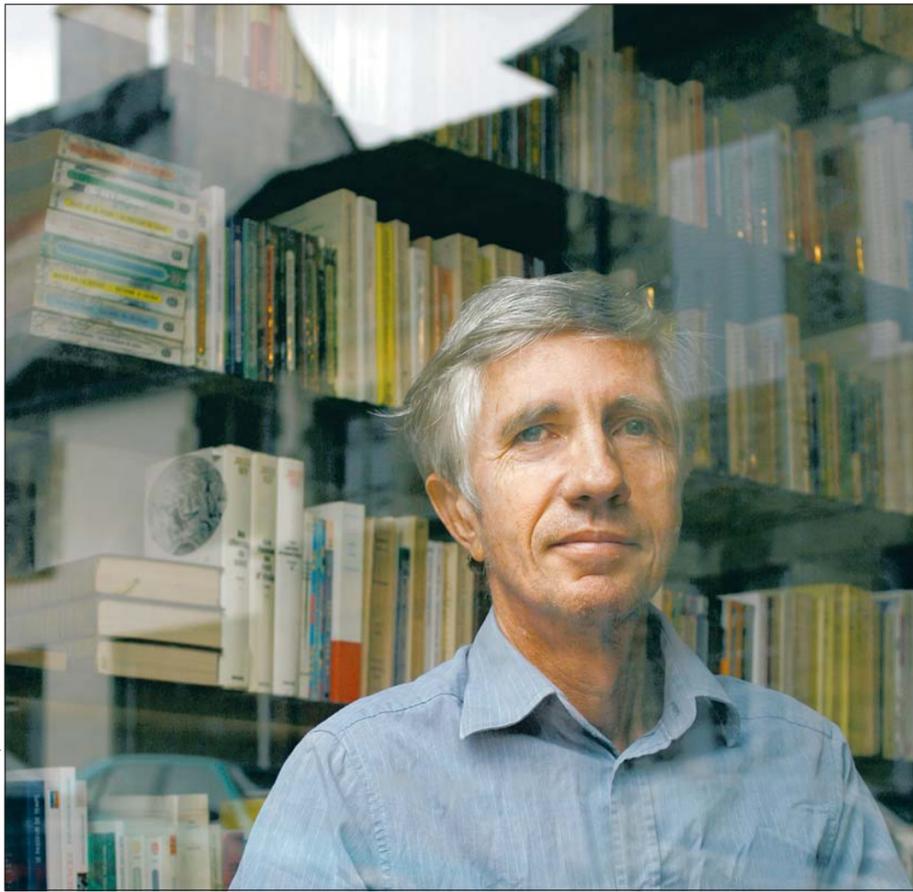
Accueilli par un éditeur biterrois, H & O, spécialisé dans la culture et la littérature gay, il s'y sent à sa place, même si la visibilité de son travail en souffre sans doute.

Né en 1952 au sein d'une famille libérale « de gauche », athée de surcroît, ce qui limitait le poids des conventions morales, Didier Godard grandit particulièrement

années 1920, lorsqu'il découvrit dans les bras de jeunes prolétaires parisiens son homosexualité (*Autobiographie de jeunesse*, 1972).

Aussi décide-t-il, venu à Paris pour préparer une licence de droit, de s'engager clairement, révolté par la condition faite aux homos dans la France pompidolienne. Arcadie ne lui convient pas, pas plus que le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) dont la phraséologie lui est étrangère. Il s'en tient à l'action directe au sein d'un groupuscule, le Groupe de libération homosexuelle (GLH), dont l'activisme (distribution de tracts, édition d'un bulletin, défilé du 1^{er} mai, intervention-coup d'éclat lors de la commémoration de la déportation) lui semble aujourd'hui bien modeste, au vu du chemin parcouru depuis 1981, l'arrivée de la gauche au pouvoir et la brusque affirmation médiatique de la cause gay.

Mais son véritable engagement, c'est par l'écriture qu'il le signe. Passionné d'histoire depuis l'enfance, il cherche la généalogie de son goût sans rien découvrir d'autre que des caricatures (de Henri III et ses mignon à Monsieur, frère de



JEAN-CLAUDE GOUTAÏSE/APHO POUR « LE MONDE »

Louis XIV) et des sentences moralisatrices dont l'homophobie résiste d'autant mieux qu'elle ne s'affiche qu'avec parcimonie, le sujet étant plus souvent éludé que stigmatisé.

Lui sait que ce que d'aucuns taisent comme une perversion mérite de devenir un sujet d'histoire. Comme Philippe Ariès, devenu un « historien du dimanche » faute d'avoir accédé, via l'agrégation, à la voie royale de la reconnaissance universitaire, Godard a donc mené seul le chantier, terrassements et fondations, pour que naisse cet objet d'histoire qui semble effrayer encore. Un paradoxe vingt ans après la somme, dirigée par Duby et Ariès justement, sur *L'Histoire de la vie privée* (Seuil, 1985-87) et à l'heure de l'affirmation d'une histoire culturelle aux contours généreusement souples. Mais il n'est que de lire le long

développement sur « l'affaire Henri III » dans *L'Autre Faust* pour comprendre le malaise qui semble saisir nombre d'historiens lorsqu'ils doivent intégrer la préférence sexuelle du monarque dans leur approche biographique. « Plus le héros est positif, plus il suscite la sympathie ou l'admiration de ses biographes, et plus il leur est difficile d'admettre qu'il ait pu ne pas être exclusivement hétérosexuel. L'homophobie se traduit ici par une résistance psychologique à simplement envisager l'hypothèse homosexuelle. » On imagine l'embaras devant la figure si chevaleresque de Richard Cœur de Lion, la difficulté à diminuer la stature de Frédéric II de Hohenstaufen, de Soliman le Magnifique, de Frédéric II de Prusse ou de Gustave III de Suède, modèles de despotes éclairés... Au mieux peut-on concéder l'engagement d'esthète d'un Rodolphe II ou d'un Louis II de Bavière, d'autant plus admissible si le souverain, peu doué pour les arcanes politiques, finit mal...

Godard travaille donc à établir une autre histoire. Isolé, même si les Anglo-Saxons, qui ont été le « genre » comme un angle de recherche, ont su le repérer – il signe quelques-unes des rares entrées étrangères à la culture anglosaxonne du *Who's Who Gay & Lesbian History*, dirigé par deux Australiens, Robert Aldrich et Garry Wotherspoon (2 vol., 2001). S'il reconnaît le formidable apport de John Boswell (1), dont il pointe cependant le partisan souci de disculper le christianisme primitif de la

responsabilité d'une répression encore sensible, Godard pense seul un sujet dont il a déjà arrêté clairement la chronologie : le temps des sodomites, clos avec la Révolution française, celui des homosexuels, quand le discours médical pose l'exclusion scientifique de « déviants » qui, en retour, s'imaginent un destin propre, celui enfin des gays, ouvert il y a un demi-siècle, dont l'historien doit sans cesse veiller à empêcher la recomposition abusive de la généalogie. Ce qui le conduit à réévaluer certaines des options initiales de Michel Foucault – ainsi sa disqualification d'une « morale chrétienne de la sexualité », que Godard défend – que le philosophe a du reste parfois lui-même égarées en chemin entre le premier tome de son *Histoire de la sexualité* et les deux suivants.

A suivre les jalons précis d'une his-

UNE HISTOIRE DES SODOMITES

- I. *Deux hommes sur un cheval. L'homosexualité masculine au Moyen Âge* (2003).
 - II. *L'Autre Faust. L'homosexualité masculine pendant la Renaissance* (2001).
 - III. *Le Goût de Monsieur. L'homosexualité masculine au XVII^e siècle* (2002).
 - IV. *L'Amour philosophique. L'homosexualité masculine au siècle des Lumières* (256 p., 21 €, en librairie le 2 septembre).
- Tous chez H & O [65 bis, rue Victor-Hugo, 34500 Béziers].

toire des sodomites, où c'est le comportement qui est en cause, amendable donc, susceptible d'indifférence aussi, même si la règle théorique, arrêtée par l'Eglise, ne prévoit pas ces accommodements dont les exemples, venus d'en haut, limitent la répression, le lecteur mesure mieux la rupture du XVIII^e siècle. Le regard change alors, et celui qui néglige la pénétration vaginale, promesse de fécondité et gage d'orthodoxie, devient un pédéraste, puis cet homosexuel défini par la simple attirance de quelqu'un de son sexe, disposition stable et exclusive désormais. Il s'agit dès lors d'être homosexuel et non plus d'avoir des pratiques sodomites.

Mais ce tournant brouille une leçon politique majeure en masquant la récurrente similitude du traitement des réprouvés. Ainsi la sorcière répond-elle, versant féminin, au sodomite dans sa perturbation des pouvoirs de l'Eglise et de l'Etat, tandis que s'observe cycliquement jusqu'au XVIII^e siècle le parallèle entre les violences des pouvoirs en place faites aux mécréants, aux juifs et aux sodomites, dont les souverains tentés par ceux de leur sexe assurent seuls la trêve – fragile et peu repérée jusqu'ici par les historiens officiels.

On comprend que le travail de Godard puisse déranger ; on admettrait mal qu'il soit ignoré.

Ph.-J. C.

(1) *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité* (Gallimard, 1985) et *Les Unions de même sexe* (Fayard, 1996)

POLITIQUE ET HOMOSEXUALITÉ

On pouvait craindre le pire ! Un *Dictionnaire des chefs d'Etat homosexuels ou bisexuels* pouvait en effet n'être motivé que par le goût du scandale. Pour un Henri III, un Frédéric le Grand ou une Christine de Suède – du reste présents sur la couverture en compagnie de Philippe III le Hardi – qu'on attendait là en dépit du puritanisme de certains de leurs biographes, combien de chefs d'Etat moins attendus dans ce contexte, de Gustave Adolphe de Suède à Babur, fondateur de l'empire moghol, de Richard Cœur de Lion à Louis XVIII...

On s'aperçoit alors combien l'historiographie moderne (entendez des deux derniers siècles) s'y est entendue pour taire cet aspect de la personnalité des monarques, au nom d'une respectabilité qui en dit moins sur l'honnêteté du biographe que sur son allégeance à une

morale « bourgeoise ». Reste le risque de l'outing : révéler une homosexualité qui ne peut nuire à l'individu, disparu – c'est la règle du dictionnaire –, mais à sa mémoire, si l'on partage l'homophobie souterraine de nombre d'historiens. La démarche de Didier Godard l'exempte d'une telle suspicion, et c'est la lecture de sa conclusion qui donne son sens à l'entreprise, élargissement de son enquête sur l'homosexualité occidentale dans le temps (l'Antiquité) et l'espace (certaines entrées sont prétexte à une évocation plus large sur les réalités chinoises, japonaises, maghrébines ou ottomanes notamment), comme un essai de donner à lire parfois les similitudes dans les pratiques politiques de souverains enclins à une tolérance que les hétéros incarneraient moins volontiers (éd. H & O, 272 p., 20 €).

Des plaisirs...

Suite de la première page

Le challenge n'est pas mince. L'historien tient la puissante répression des appétits charnels qui gagne la chrétienté au cœur du XVI^e siècle pour le moteur de la civilisation occidentale, par la tension féconde entre la libido de chacun et les idéaux de la collectivité. Aussi voit-il dans la sublimation que commandent les préceptes religieux, avant les principes philosophiques et les prescriptions hygiénistes des siècles suivants, la source des frustrations de désirs inassouvis comme celle du défoulement libertin de nécessaires phases d'émancipation. En fait la vraie dynamique de l'Occident. Corrigé par les pistes de Michel Foucault en se réclamant de l'héritage

de Norbert Elias de *La Civilisation des mœurs*, Muchembled voit dans « la sublimation des pulsions érotiques (...) le soubassement de l'originalité de notre continent ». Contrôle et réorientation de la concupiscence détermineraient donc le moteur secret de l'homme moderne, le lieu de naissance de son identité même.

Si, à l'âge classique, la jouissance ne se conçoit donc que dans la douleur, la peine ou la révolte – l'introspection conduit à prendre en compte un corps vécu jusque-là comme un piège, un obstacle au Salut, sinon comme le tombeau de l'âme –, l'exaltation de la chair bouleverse radicalement la perspective. L'individu prend conscience de sa spécificité, de ses désirs propres, offrant au Sujet l'occasion d'entrer dans le champ de l'histoire. Ainsi naissent les sciences humaines. L'aventure a ses temps forts : l'affirmation d'un monde tripartite entre les hommes mariés, maîtres du jeu, les femmes et les jeunes mâles célibataires, condamnés eux à une frustration au moins transitoire ; la faillite de la munificence nobiliaire, condamnée par une stricte économie bourgeoise des passions ; la guerre déclarée à l'onanisme quand l'homme s'arroge seul la liberté de jouir entre une épouse cantonnée au rôle de chaste madone et le commerce de prostituées idéalement lascives ; l'adoption de la pilule, qui met fin à la mainmise des hommes sur la sphère des sens, la redéfinition du pacte sexuel enfin, à l'heure de l'acceptation du mariage gay.

Muchembled avance une utile chronologie. Avec les Réformes, le temps du refoulement individuel, qu'accompagne un dynamisme agressif sur la scène mondiale ; puis au XVIII^e une « réorganisation interne

des sexualités » avec la double émergence d'un troisième « genre », l'inverti, ni masculin, ni féminin, et de la pornographie, provocante liberté que traquera au siècle suivant la stricte reprise en main morale d'un siècle « victorien », ère de glaciation sexuelle longue de cent soixante ans (1800-1960) ; enfin, l'affirmation d'un nouveau modèle hédoniste, où le plaisir cède au bonheur de la « réalisation de soi ». La « société narcissique » qui s'impose aujourd'hui semble dissoudre en Europe, sinon aux Etats-Unis, la notion de perversion, ruinant la vision d'un continent de normalité cerné d'îlots de désordre pour celle, pacifiée, d'un archipel encore à explorer.

Peut-être prématurée, la leçon est cependant joviuse. Puisse l'historien des *Passions de femmes* (Seuil, 2003) être un peu devin...

Philippe-Jean Catinchi